

UN *Cas*
PARTICULIER

PARMI LES ENQUÊTES
D'ELIZABETH GRANT

GINETTE GUY MAYER

Un Cas Particulier

Parmi les dossiers d'Élizabeth Grant

Ginette Guy Mayer

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 Ginette Guy Mayer

©Ginette Guy Mayer 2023

Première édition 2023

Ce livre est une œuvre de fiction. Les références à de vraies personnes, événements, établissements, organisations ou lieux sont uniquement destinées à donner un sentiment d'authenticité et sont utilisées de manière fictive. Tous les autres personnages, incidents et dialogues sont tirés de l'imagination de l'auteur et ne doivent pas être construits comme réels.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout système de navigation, de stockage ou de récupération d'informations, sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Conception de la couverture Ginette Guy Mayer (avec PosterMyWall)

ISBN 978-1-7388714-4-5 (papier)

ISBN 978-1-7388714-5-2 (numérique)

OceanofPDF.com

Remerciements

*Un grand merci à Paul R. King, pour avoir gardé un œil attentif sur les virgules et les points.
Et, pour ses encouragements dans ce projet.*

*Merci à tous les personnages de ce livre, qui n'hésitent pas à me réveiller à 4 heures du matin,
car ils ont quelque chose d'intelligent à dire.*

OceanofPDF.com

Contents

[Title Page](#)
[Copyright](#)
[Dedication](#)
[Prologue](#)
[Chapitre 1](#)
[Chapitre 2](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 4](#)
[Chapitre 5](#)
[Chapitre 6](#)
[Chapitre 7](#)
[Chapitre 8](#)
[Chapitre 9](#)
[Chapitre 10](#)
[Chapitre 11](#)
[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Conclusion](#)
[About The Author](#)
[Books By This Author](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Prologue

Les deux hommes qui entrèrent dans la taverne de l'est de la ville avaient l'air aussi hors contexte que des flûtes à champagne sur le bar. Ils choisirent une table vide le long du mur, et le jeune homme fit signe au serveur d'apporter deux bières. Les habits et les cravates étaient rarement vus ici, à moins de revenir d'un enterrement ou d'un mariage. La foule de fins de journée était principalement composée d'ouvriers locaux venus prendre un verre après une longue journée.

L'homme plus âgé et costaud s'essuya le front avec son mouchoir et regarda autour de lui, ce qu'il pouvait voir de toute façon, sous la brume bleue de la fumée de cigarette. C'était un endroit où l'on buvait à la bouteille. Tout verre offert montrerait toujours les empreintes digitales d'anciens clients et pourrait coller à la table.

— T'es un imbécile ! dit Lawson, le plus jeune des deux hommes.

— Je n'arrive pas à y croire !

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? demanda Drew.

— Entrer dans la boutique de livres rares et demander une évaluation ? D'un livre qui ne m'appartient pas. Non, je l'ai donné à une vieille dame de la société historique pour le faire évaluer.

— Si je veux le vendre, j'ai besoin de savoir combien il pourrait valoir, a ajouté Drew.

— Je ne veux pas être joué.

— Bien sûr que non ; au lieu de cela, tu préfères être joué par une vieille dame, a déclaré Lawson dans un ton lourd de sarcasme.

— Et, au fait, tu as complètement perdu sa trace et ton livre avec.

— Je vais régler tout ça ou essayer au moins, a déclaré Drew.

— La discrétion est la clé. Comme tu le sais, lorsque ce touriste britannique est mort d'une crise cardiaque, j'ai pris sa boîte et le livre. En tant que douanier, je suis cuit si je suis découvert.

— Eh bien, je suis avocat et je t'aide, donc pas si bien pour moi non plus ! a ajouté Lawson.

— Alors, quelle est la prochaine étape ?

— Je vais voir un détective privé qui pourrait les retrouver. Cela fait si longtemps maintenant, on dira qu'elle essaie de voler le livre, a conclu Drew.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

La plaque sur la porte disait *François Lefebvre détective privé*, mais si vous êtes venu pour voir Frank, il était rarement présent, voire jamais. La secrétaire vous dira que Frank est sur une affaire, hors de la ville pour une enquête, ou tout simplement trop occupé pour vous voir. Élizabeth Grant était la directrice du bureau de l'agence depuis son ouverture en 1930 et dirigeait tout depuis le début. Elle prendrait vos informations et écrirait des notes sur votre cas, couvrant tous les angles avec des questions pointues. Elle vous assurerait que chaque détail serait transmis et elle vous contacterait au besoin. Élizabeth serait toujours la personne à contacter, car si la vérité doit être dite, il n'y avait pas d'enquêteur privé François Lefebvre.

Le cheminement menant au 137 rue Pitt à Cornwall, en Ontario, et le bureau de détective avait été complexe pour Élizabeth. Ottawa était sa ville natale et elle avait rencontré son mari lorsqu'elle travaillait dans le groupe de dactylographie du ministère de la Justice. William Grant était originaire de Cornwall et sa formation juridique lui a valu une carrière prometteuse dans le même département. Ils sont sortis ensemble pendant un certain temps et ont suivi la voie logique du mariage et d'une famille. Élizabeth avait été réticente à envisager le mariage, non pas parce qu'elle n'aimait pas William, mais plutôt parce que cela signifierait la fin de sa carrière. Elle avait adoré son travail et espérait avoir ses propres promotions, mais une fois mariées, on s'attendait à ce que les femmes restent à la maison pour s'occuper de leur famille. Ils ont eu deux filles, maintenant adultes, et des petits-enfants.

Le mari d'Élizabeth est mort dans un accident de voiture sur une route de campagne. Ainsi, elle s'est retrouvée veuve à 47 ans. Cet événement a changé sa vie, sa façon de voir l'avenir et d'autres possibilités. William avait eu du succès dans sa carrière, donc financièrement, elle n'avait pas de soucis. Mais son esprit avait toujours été avide de défis. Ses filles

s'attendaient à une vie sédentaire pour leur mère et à une grand-mère plus présente, mais Élizabeth avait d'autres projets.

La famille Grant avait souvent visité Cornwall et la famille de William. Puis, quelques années avant sa mort, ils avaient saisi une opportunité d'investissement et acheté un immeuble locatif sur la rue Pitt, le centre des affaires de Cornwall. Le bâtiment à façade de briques rouges abritait une quincaillerie au rez-de-chaussée, deux bureaux au deuxième étage et un petit appartement à l'arrière. Lorsque l'appartement et l'un des bureaux sont devenus vacants, Élizabeth a fait fi de toute prudence et s'est retrouvée à Cornwall contre les meilleurs conseils de ses filles.

Les revenus locatifs de l'un des bureaux du deuxième étage (un cabinet d'avocat) et de la quincaillerie couvraient les dépenses courantes, et elle avait maintenant son propre bureau. Dans un geste audacieux, elle commanda la plaque *François Lefebvre Détective Privé* et l'accrocha à la porte. Elle savait bien que personne ne prendrait une femme enquêtrice au sérieux, et bien que les temps aient changé depuis le début de sa carrière, les opportunités restaient limitées. Oh, le travail était là, mais les hommes préféraient les femmes qui faisaient tout sous l'égide d'associations caritatives religieuses et d'organisations bénévoles. Malgré les obstacles, Élizabeth était convaincue qu'elle pourrait faire fonctionner l'agence. Son expérience au ministère de la Justice et ses années de débat avec son mari sur des questions juridiques lui avaient fourni des outils précieux.

En fin de compte, elle avait très bien réussi ces trois dernières années. Cornwall était une ville charmante le long du fleuve Saint-Laurent, avec des parcs, des espaces verts, la rue Second (deuxième rue) bordée d'arbres et de belles maisons et d'églises imposantes. L'emplacement du bureau d'Élizabeth et de l'appartement était idéal, en plein milieu de tout. C'était un quartier animé, à distance de marche des commerces et de tous les services commerciaux dont elle pourrait avoir besoin.

Élizabeth appréciait particulièrement la bibliothèque Carnegie à l'angle sud-ouest des rues Sydney et Second. Construite il y a une trentaine d'années, son architecture était unique. Il avait une entrée en forme d'arche, une tourelle d'angle sur le côté droit et un coin gauche arrondi. C'était une petite bibliothèque aux allures de château avec une collection de livres impressionnante. À tel point que plus d'un millier de livres étaient stockés dans l'édifice Snetsinger, un immeuble de bureaux et de commerces au détail de trois étages situés à l'angle nord-ouest des rues Pitt et First.

Le théâtre Capitol, sur la rue Second, montrait tous les derniers films dans un environnement sans pareil. Bien qu'il puisse accueillir plus d'un millier de personnes, il fallait faire la queue tôt pour obtenir les meilleures places. Elizabeth emmenait ses petites-filles voir un film lors de leur visite, et elles étaient intriguées par les scènes de plâtre grec en bas-relief autour du hall. Ils voulaient toujours monter et s'asseoir dans l'une des loges, se tenant à la balustrade en laiton et attendant que les rideaux de la scène s'ouvrent. Bien sûr, s'arrêter au comptoir-repas du magasin à rayons Woolworth était un incontournable lors de ces visites.

Cornwall était également une ville industrielle, un bord de l'eau animé avec un canal de navigation et des cales sèches. Toutes sortes de moulins, de la farine au coton et au papier, avaient trouvé un excellent approvisionnement en eau pour les besoins de production et le transport vers le marché.

Des câbles aériens sillonnaient les rues du centre-ville pour déplacer les tramways le long des rues, et la compagnie ferroviaire Cornwall Street Railway and Power Company déplaçait également des wagons de marchandises le long des rues. Utilisant les mêmes lignes, il reliait les industries le long de la rive à la station ferroviaire du Grand Truck Railway au nord, rappelant à tous que c'était une ville ouvrière. Les années 1930 avaient été difficiles pour tout le monde, mais Cornwall avait réussi à tenir le coup, principalement grâce aux moulins, au canal et aux travaux de construction de divers agrandissements.

La ville était un mélange intéressant basé sur la religion et la langue. Les catholiques irlandais étaient venus pour construire les canaux et leur église était St. Columban sur la rue Fourth. Un grand nombre de Canadiens français du Québec étaient venus travailler dans les usines et s'étaient installés tout près de leur travail dans l'est. Ils étaient bien desservis par l'église catholique Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie. Les commerces du quartier étaient alignés le long du chemin de Montréal, à l'est.

Les premiers colons avaient été britanniques et écossais, loyalistes ou migrants, venus se construire une nouvelle vie. Maintenant les descendants fréquentaient un certain nombre d'églises autour de la ville ; Anglican, Uni, Presbytérien, Baptiste. Méthodiste et il y avait même une synagogue juive. Elizabeth trouvait le tout fascinant et adorait la variété que cela offrait.

La base du travail de détective d'Élizabeth était venue de la réalité conflictuelle d'une ville en croissance et d'un ralentissement économique qui a eu un impact sur la campagne environnante. Les usines fournissaient de l'emploi et la dépression créa de nombreuses personnes dans le besoin et à la recherche d'un emploi. L'exode de la campagne vers la ville a déclenché une pénurie de logements, des profits et une fraude aux fonds de secours de la ville, parfois détournés des personnes dans le besoin. La police et l'administration municipale manquaient de personnel et comptaient souvent sur des enquêteurs privés pour fournir les informations de base à l'appui de leurs dossiers. *François Lefebvre, enquêteur privé*, jouissait d'une excellente réputation et soumettait des rapports clairs et basés par un solide travail de fond, le tout dans la plus complète discrétion.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Il était facile pour Élizabeth de contourner le désir de quiconque à rencontrer Frank Lefebvre en personne. Pour de nombreux cas, moins on était vu, mieux c'était, et les autorités recherchaient la confidentialité. Le fait qu'Élizabeth était une femme d'âge mûr était un avantage, on se confiait à elle plus facilement, et les hommes d'affaires ne se sentaient pas menacés. Ils considéraient toute demande comme une curiosité innocente, avec une tendance aux commérages. Le travail était régulier et Élizabeth était satisfaite. Personne ne savait que Frank Lefebvre était le fruit de son imagination, pas même Peter Darvis, son neveu et assistant occasionnel. Parfois, un enquêteur masculin était nécessaire, et Peter était plus qu'heureux d'aider.

Peter Darvis avait dix-neuf ans et était étudiant en comptabilité au Collège commercial de Cornwall, juste en bas de la rue près du bureau d'Élizabeth dans le l'édifice Snetsinger. Peter était grand et mince, et les lunettes lui donnaient déjà l'air sérieux d'un comptable. Le fait qu'il ait récemment perdu son père et qu'il se sente le devoir d'aider sa mère et ses deux sœurs n'allège en rien son sérieux. À l'époque, il avait voulu quitter l'école pour aider financièrement, mais sa mère n'avait pas voulu en entendre parler. Alors, il était heureux pour tout travail supplémentaire qu'Élizabeth pouvait lui donner.

Ce mardi matin, Élizabeth est arrivée tôt au travail pour terminer un rapport dû cette semaine. De plus, elle avait manqué une journée de travail avec les terribles événements d'hier. Alors qu'elle tapait la dernière page, elle nota mentalement d'apporter la vieille machine à écrire chez CW Kyte pour voir s'il pouvait réparer la touche 'r' collante. Un 'z' ou un 'q' collant elle aurait pu vivre avec un peu plus longtemps, mais pourquoi fallait-il toujours que ce soit le 'r' ?

La porte du bureau s'ouvrit et Peter entra. Il avait une main sur la bouche et s'assit au bureau du coin.

— Je n'arrive pas à croire l'odeur et la chaleur. Cela persiste, incroyable et tellement triste, a déclaré Peter.

— Oui, le lundi 7 août 1933 restera sûrement dans l'histoire pour la dévastation et la douleur causée par ce feu, a ajouté Elizabeth.

— La majeure partie du bloc ouest entre la deuxième et la troisième rue a disparu !

— Roger, à l'école, a dit que les pompiers de Montréal et d'Ottawa avaient été appelés. Difficile de croire que personne n'est mort dans cet incendie, a noté Peter.

— Peut-être que c'était une bénédiction que ce soit arriver en après-midi et non la nuit, a déclaré Elizabeth.

— Je ne peux pas imaginer ce qui serait arrivé si toutes ces familles avaient été endormies. Cela représente une quinzaine de familles et soixante-quinze personnes ont perdu leur emploi. Je craignais tellement qu'avec le vent violent, le feu descende et traverse la rue. Nous avons eu de la chance.

— Les rumeurs disent que ça a commencé à l'arrière du garage de Fursey, peut-être que des garçons fumaient ou jouaient avec des allumettes. C'était sec et le feu s'est déplacé rapidement vers l'aréna. Il a commencé vers 11 h 30 et a brûlé pendant cinq heures. Le vent était si fort que les ambres ont porté le feu du côté nord de la rue Third et à quelques bâtiments du côté est de Pitt. Cela aurait pu être bien pire.

— As-tu entendu parler du révérend Ostrom de l'Église baptiste ? demanda Peter.

— C'était incroyable ; il a sauvé un bâtiment sur le chemin du feu. Il a grimpé sur le toit, s'est assis dessus et l'a arrosé avec un tuyau d'arrosage ! Un boyau d'arrosage, tu imagines ? Des bâtiments brûlaient autour de lui, beaucoup de fumée et de chaleur, et il l'a fait !

— C'était très courageux, a déclaré Elizabeth.

— Tant de personnes se sont réunies et ils n'ont pas perdu de temps à nettoyer et à planifier la reconstruction. Malheureusement, des vols ont également été signalés dans des bâtiments incendiés et deux motos ont disparu du garage de Sandy Clark. Bien que la plupart n'aient pas d'assurance, nous avons reçu des appels pour aider avec les réclamations et les pertes.

— Seras-tu disponible pour du travail supplémentaire ? J'aurais besoin d'aide ? a-t-elle demandé.

— As-tu besoin de temps pour voir ta petite amie, Susan ?

La mention de Susan amena un immense sourire sur le visage de Peter. Ils sortaient ensemble depuis des mois ; elle était dans certains de ses cours au collège, et leur relation semblait assez sérieuse.

— Non, je vais me débrouiller, sourit Peter.

— Elle prend le train à Moulinette, donc je la vois surtout à l'école. De plus, ça ne peut pas devenir trop sérieux tant que je n'ai pas assez de revenus pour aider ma mère et m'installer à mon compte.

— J'apprécie vraiment tout le temps que tu peux m'accorder, a déclaré Elizabeth en ouvrant le calendrier sur son bureau.

— Je sais que M. Lefebvre sera absent de la ville pour d'autres affaires pendant au moins les deux prochaines semaines. Alors, laissez-moi tout trier par ordre de priorité, et je vous ferai savoir les détails de chaque enquête.

— Il y a des cas que je sais que nous ne prendrons pas en charge. M. Flanigan demandait de l'aide pour récupérer des obligations et des titres qui avaient été volés dans son appartement, mais cela serait presque impossible à retrouver.

— Son appartement n'a pas complètement brûlé, a déclaré Peter.

— C'est comme ça qu'il s'est rendu compte du vol. Il est parti précipitamment et quand il est revenu les tiroirs et placards avaient été saccagés, raconte Elizabeth.

— Ses affaires étaient par terre et trempées, il a trouvé 200 actions pétrolières, mais tous les autres titres avaient disparu. Mais il y avait tout simplement trop de gens qui s'affairaient pour dire qui aidait et qui volait, malheureusement.

Lorsque Peter s'est levé et s'est dirigé vers la porte, il s'est retourné et a dit :

— Nos cours sont annulés pendant quelques jours à cause de l'incendie ; certains sont nécessaires pour aider leurs familles et les efforts de secours pour ceux qui ont perdu leur appartement. Je passerai demain matin. Merci, tante Liz !

Elizabeth ne pouvait pas imaginer comment la ville gérerait tant de pertes, même si Cornwall n'était pas étrangère aux incendies dévastateurs comme celui de l'hôtel Rossmore et même à un tremblement de terre. C'était intimidant. Tout d'abord, elle devrait contacter son amie Mary et la

mère de Peter, qui travaillaient avec des œuvres de bienfaisance de l'église. Elles pourraient avoir besoin d'une paire de mains supplémentaires.

Lorsqu'on frappa à la porte, Élisabeth se redressa et répéta mentalement la phrase convenue qui excuserait l'absence de l'homonyme de l'agence ce jour-là. Ces intrigues pourraient la rattraper un jour, mais ce ne serait pas ce jour-là.

— Entrez, s'il vous plaît, asseyez-vous, a déclaré Élisabeth alors qu'un homme d'âge moyen se dirigeait vers le petit bureau. Il était costaud et vêtu d'un veston, même si c'était une chaude journée d'août, il s'essuya le front avec son mouchoir.

— Je n'avais pas réalisé le chaos que le feu avait laissé derrière lui. Je n'avais pas réalisé... Je n'étais pas sûr que vous seriez ouvert. Je suis ici pour demander de l'aide sur un cas particulier. M. Lefebvre est-il disponible ? dit l'homme d'un ton professionnel.

— Monsieur Lefebvre est absent en ce moment. Nous avons été très occupés par le feu dans la rue et diverses affaires judiciaires, a expliqué Élisabeth.

— Je suis Mme Grant, l'administratrice du bureau, et je peux noter toutes les informations pertinentes et ouvrir un dossier pour vous si vous le souhaitez.

— Ça me va. La question en cours est importante pour moi, et certains voyages pourraient être nécessaires pour aller au fond des choses. J'aimerais également discuter de vos honoraires, a déclaré le client.

— Excellent. Pouvez-vous me fournir vos coordonnées et tous les détails sur la situation et les personnes impliquées ? demanda Élisabeth.

— Nous facturons à l'heure le travail effectué sur votre dossier et fournissons des détails sur les frais de déplacement à rembourser. J'ai une lettre d'accord avec des détails ici.

— Je m'appelle AG Drew, Albert Gallatin Drew, et je suis agent des douanes à Morrisburg. Je suis originaire du Vermont, mais j'ai déménagé mon entreprise dans le comté de Dundas Sud il y a quelques années. Depuis, j'ai pris un emploi d'agent des douanes.

— Si vous pouviez simplement remplir le formulaire d'information avec l'adresse et les coordonnées, ce serait utile, a ajouté Élisabeth en ouvrant un porte-dossier.

— Merci d'être venu nous demander de l'aide, et quel est ce cas particulier que vous mentionnez ?

— Il y a quelque temps, j'ai prêté un livre que je crois précieux, à une femme, auteure et historienne, connue pour être antiquaire, afin qu'elle puisse en savoir plus à son sujet. Pour lui donner une valeur. Cela fait des mois maintenant, et bien que nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, elle ne m'a jamais rendu le livre, a expliqué Drew.

— Elle a affirmé qu'elle le rendrait à chaque fois que nous nous rencontrions, mais elle avait des excuses. Elle a dit que le livre était chez elle à Merrickville ou Cornwall. Enfin, elle a dit qu'elle l'avait emballée par erreur et l'avait expédiée à sa sœur, une Mme Hoss, à Philadelphie ! Incroyable !

— Avez-vous pris des mesures pour récupérer le livre vous-même ? demanda Élisabeth.

— Quel est le nom de la dame et son domicile ?

— J'ai tout essayé, et j'ai même contacté des enquêteurs locaux au Nebraska et en Pennsylvanie, où elle a de la famille, pour essayer de la retrouver. J'ai imprimé des dépliants avec des avis de recherche et j'ai demandé aux enquêteurs de les distribuer. Aucun résultat pour trouver Joséphine Smith, s'est exclamé Drew.

À la mention du nom, Élisabeth recula et y réfléchit à nouveau ; pour une raison quelconque, le nom a sonné une cloche. Mais, encore une fois, il y avait des dizaines de Joséphine Smith dans les parages, et elle ne pouvait pas en faire grand-chose pour l'instant.

— Et qu'en est-il du livre ? Pouvez-vous m'en parler et ce qui vous fait penser que c'est précieux, a-t-elle demandé.

— C'est un vieux livre de prières, imprimé à Paris en 1548, et je pense qu'il aurait pu appartenir à Mary Reine d'Écosse. Au départ, je pensais que c'était dans une forme de vieil anglais, mais Joséphine l'a montré à un prêtre de Montréal, qui a dit que c'était du vieil écossais. Elle a confirmé qu'il avait de la valeur, et juste avant que je le lui prête, quelqu'un m'a offert 25 \$. Je m'attendais à ce qu'il valait plus et je ne voulais pas le vendre, a expliqué Drew.

— Ces échanges durent depuis plus d'un an maintenant, si elle avait eu l'intention de me rendre ma propriété elle aurait pu le faire bien avant. Je soupçonne qu'elle l'a vendu quelque part aux États-Unis.

— Comment êtes-vous venu à posséder ce livre, M. Drew ? demanda Élisabeth.

— De la chance, je suppose, a répondu Drew.

— J'ai acheté une boîte de livres au marché aux puces local, et elle était là parmi toutes les autres.

— Comment avez-vous connu Joséphine Smith ? Certainement, vous avez dû penser qu'il était prudent de lui prêter le livre ? demanda Élisabeth.

— Eh bien, elle a présenté un livre qu'elle vient d'écrire à notre société historique. Le titré était *The Transplanted Highlanders*, je pense, et elle écrit également sur les loyalistes de la région. Nous avons été présentés et elle a dit qu'elle était antiquaire à Ottawa.

— Il m'a semblé opportun de mentionner mon livre et la recherche que j'étais en train de faire pour prouver son origine, et elle s'est montrée très intéressée. Je l'ai donc invitée à l'examiner et à donner son avis, a expliqué M. Drew.

— Puisqu'aucune évaluation qualifiée ne pouvait être faite localement, il semblait logique qu'elle apporte le livre avec elle pour le montrer aux personnes qu'elle connaissait. Au début, elle est restée en contact avec moi et m'a fait part des résultats de ses enquêtes. Je la voyais occasionnellement, mais elle n'avait jamais le livre avec elle. Très pratique, c'est ce que je pense maintenant, s'est-il exclamé.

— Alors que je la confrontais à son retour, elle a commencé à tisser une histoire d'intrigues et de boîtes perdues, dont je n'avais jamais entendu parler.

— Je vois. Je partagerai tout cela avec M. Lefebvre et je reviendrai sous peu, a déclaré Élisabeth.

— Il doit y avoir une trace écrite, des documents si l'expédition était impliquée, mais je peux voir la complexité si nous faisons des allers-retours entre l'est de l'Ontario et les États-Unis. Vous pouvez vous attendre à avoir de mes nouvelles dans quelques jours ; avec cette catastrophe, ce n'est pas comme d'habitude, comme vous pouvez l'imaginer.

Alors que M. Drew se dirigeait vers la porte, il se retourna et dit :

— Je ne m'attendais pas à ça d'elle. Elle est passée d'experte à escroc, juste comme ça.

Chapitre 3

La matinée a passé si vite qu'Élizabeth s'est rendu compte qu'elle avait de faim. Elle pouvait entrer dans son appartement à l'arrière, mais s'arrêta pour considérer ses options. Bien que ses filles aient supposé qu'elle s'ennuierait si elle restait seule, elle appréciait beaucoup la liberté de la vie de célibataire. Les attentes de viande et de pommes de terre sur la table au coup de six heures étaient maintenant derrière elle ! Cependant, elle n'était pas fan de manger des boîtes de conserve, alors elle est allée de l'autre côté de la rue à l'épicerie Eaton, "Où il pait d'acheter" comme le slogan le disait. Ils prétendaient être un centre alimentaire moderne, sans hâte et sans être gêné par les commis. Vous faites vos choix et vous passez à la caisse. Le jambon en tranches pour le déjeuner coûtait trente-trois cents la livre et le thé Mayfair à trente-neuf cents la demi-livre et ceux-ci ferait bien l'affaire. Heureusement, avant l'incendie, elle avait ramassé une belle miche de pain à la boulangerie de H. Riley, le commerce maintenant en ruine. William Riley et sa femme vivaient au-dessus de la boulangerie, ils avaient tout perdu.

Pendant qu'elle attendait que la soupe au poulet maison se réchauffe, elle considéra l'offre sur le dernier cas, M. Drew, et le livre. Cela valait-il la peine d'investir du temps et des efforts ? Elle ne travaillait généralement pas pour la collecte des amendes pour les livres en retard. Quelque chose d'aussi rare et précieux pourrait-il se rendre à Morrisburg ? Là encore, si quelqu'un comme Al Capone pouvait creuser des tunnels à Moose Jaw, en Saskatchewan, pour la contrebande de rhum, pourquoi pas un livre précieux dans les comtés ? Demain matin, à la première heure, elle verrait ce qu'elle pourrait trouver sur Joséphine Smith, ce qui devrait lui dire s'il y a quelque chose à faire.

Pour l'instant, elle verrait si elle pouvait aider les personnes touchées par l'incendie, et elle appela son amie Mary Randolph. Bien que plus jeune, Mary était devenue une bonne amie à elle. Lorsqu'elle est arrivée en ville pour la première fois, Élizabeth a pensé que c'était une bonne idée de

s'impliquer et de commencer à faire de Cornwall son nouveau foyer. Elle a rencontré Mary via les Infirmières de l'ordre de Victoria et les Charités fédérés. Mary faisait partie d'une ancienne famille de Cornwall, des premiers colons des deux côtés de sa famille. Elle avait étudié l'art à Montréal et était retournée à Cornwall lorsque son père est décédé en 1930. Il semblait que Mary avait besoin de s'impliquer et de s'occuper. Élisabeth pensait qu'il y avait plus derrière son besoin de quitter Montréal, mais elle n'avait pas encore demandé à en savoir plus.

À la surprise d'Élisabeth, Mary décrocha après quelques sonneries.

— Salut, c'est Liz. As-tu besoin d'aide ? Comment gérez-vous les dégâts causés par le feu et les familles ?

— Bonjour, j'ai été surprise lorsque le téléphone a sonné parce que le feu a brûlé certaines lignes de la centrale téléphonique de Bell. Je ne savais pas si la nôtre fonctionnait, a déclaré Mary.

— Merci d'avoir posé la question. Je suis sûr que nous pourrions t'utiliser quelque part ; nous avons dix-sept familles sans abri. La plupart sont allés avec des membres de la famille à court terme, mais ils auront besoin de tout.

— Depuis que le maire Horovitz a regroupé toutes les œuvres charitables des églises en une seule, c'est plus facile à coordonner. Le Club Kinsmen organise une campagne de financement et nous organisons des dons de meubles, de vêtements et de nourriture. Donc, si tu as le temps, une réunion est prévue plus tard cet après-midi, a confirmé Mary.

— Comment t'en es-tu sorti ? Des dégâts ?

— Non, je vais bien, mais cette section de la rue est tellement désolée maintenant, il y a de la suie partout. Certains bâtiments plus proches de l'incendie ont vu leurs fenêtres se fissurer à cause de la chaleur, mais je suis plus bas, a déclaré Élisabeth avec soulagement.

— C'est un autre sujet mais as-tu déjà entendu parler d'une femme nommée Joséphine Smith ? demanda Élisabeth.

— Elle est antiquaire et écrivait des pamphlets sur les loyalistes. C'est pourquoi j'ai pensé que tu avais peut-être entendu parler d'elle.

— N'a-t-elle pas écrit un livre sur les colons écossais autour de Perth ? Si c'est celle-là, alors je l'ai rencontrée une fois lors d'un événement de société historique. Nous avons été présentés et avons discuté un peu. Elle a autopublié son livre et semblait assez confiante. A-t-elle quelque chose à voir avec une de tes enquêtes ? demanda Mary.

— Cela reste à déterminer, je dirais. Alors, je vais te laisser partir. Je suis sûr que vous avez des choses à faire. À quelle heure et lieu pour la réunion ?

— Au Cornwall Club, au deuxième étage, commence à 16 h, confirme Mary.



Avant de se rendre à la réunion, Élisabeth a laissé des messages aux églises catholiques, St Columban et Nativité pour les informer de la réunion et qu'elle ferait un suivi avec eux. Le rendez-vous a eu lieu au Cornwall Club, au 42 Second Street est, privilège rare pour une femme d'entrer dans l'établissement, sans doute en raison de l'urgence de la situation. La société fraternelle datait de la fin des années 1880 et l'adhésion était limitée à 125 messieurs.

Lorsqu'Élisabeth entra dans le bâtiment, l'environnement et le décor étaient très masculins, et l'odeur lui rappela les cigares et le scotch, ce qu'elle ne trouva pas désagréable. Le Club était fermé aux membres aujourd'hui, et la bibliothèque, le billard et les salles de cartes étaient vides. Mary était déjà là, ainsi que les représentants du Club Kinsmen, du Conseil municipal, de l'association commerciale et de l'église presbytérienne. M. Brooks du Club Kinsmen présiderait la réunion.

— Bienvenue, tout le monde, a déclaré Brooks en faisant signe à tout le monde de s'asseoir et de commencer la réunion.

— Je souhaite la bienvenue à Mlle Randolph, secrétaire des Charités fédérées, Mme Grant représentant les églises catholiques, Mme Bruce de St. John's Presbytérien, M. Clive Bennet du conseil et M. John McDonald de l'association professionnelle.

— La plupart d'entre vous me connaissent. Je suis Bob Brooks pour le Club Kinsmen. Notre président, M. Beach, est actuellement en réunion avec le maire, il ne pourrait donc pas être ici.

— Le but de cette réunion est simplement de mettre tout le monde au courant des besoins et les efforts nécessaires pour traverser cette crise communautaire et aider les plus nécessiteux, a-t-il poursuivi.

— Actuellement, nous avons 36 familles qui ont perdu leur maison ou leur appartement, et 17 n'ont plus rien du tout. Les Kinsmen doteront en personnel un bureau de secours spécial à l'hôtel de ville pour recueillir les informations personnelles et noter les besoins. De plus, en tant que groupe, nous devons tendre la main à tous au sein de nos diverses organisations pour des dons de meubles, de vêtements, d'ustensiles de cuisine et d'autres articles essentiels.

Clive Bennet du conseil municipal a déclaré :

— Nous avons contacté les propriétaires pour voir s'ils peuvent fournir des chambres et des logements, de préférence à des loyers de bas prix, étant donné que les soutiens de famille de nombreuses familles déplacées sont désormais au chômage. Cependant, nous devons peut-être financer cela à court terme.

— Les églises ont ouvert leurs installations et ont tendu la main aux personnes dans le besoin, a déclaré Mary avant d'être interrompue par M. MacDonald du groupe d'entreprises.

— Nous avons besoin d'entreprises reconstruites et d'aide financière ; ceux qui sont encore debout doivent être nettoyés, le stock trié et indemnisé pour toute perte, a déclaré MacDonald.

— Excusez-moi, monsieur MacDonald, mais les gens passent avant les choses, dit Mary.

— Je comprends également le besoin commercial, mais la famille Bough par exemple, mari, femme et ses huit enfants ont passé la nuit dans un hangar ouvert. Pas plus que le poulailler d'un voisin. Ils n'ont que les

vêtements sur leur dos. M. Bough est sans emploi, le comité de secours a fourni de la nourriture et des vêtements, mais ils devraient être une priorité.

— Le maire Horovitz a déjà dit que la reconstruction commencerait bientôt. Les emplois iront d'abord à ceux qui ont perdu leur lieu de travail à cause de l'incendie ; nous devons aider les gens dans la transition, a déclaré Elizabeth.

Tout le monde a accepté et chaque groupe est parti avec son ordre de marche. Les trois dames ont parlé pendant quelques minutes à l'extérieur du club, convaincues que le travail pourrait être fait.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

La trame sonore de Cornwall était big band et swing, les tempos enlevés, car ce n'était pas une ville endormie. Son cœur battait sur la rive et les sifflets des usines signalaient le début de la journée. Des centaines se dirigeaient vers les usines. À l'extrémité est, il y avait les moulins à coton Dundas et Canada et Courtaulds, le moulin Stormont au centre et les usines de papier Howard Smith à l'ouest. Les femmes travaillaient dans les salles de tri et les hommes dans les usines. Les navires faisaient la queue à l'extrémité est du canal en route vers les marchés. Après l'affluence du matin, tout se calmait jusqu'à ce que ça recommence en fin de journée avec l'exode massif des ouvriers.

Mercredi matin, Élisabeth ouvra le bureau, et entra dans une pièce ensoleillée. Elle était reconnaissante que le feu ait épargné cette partie de la rue. Elle ne s'était jamais attendue à posséder un jour sa propre entreprise, mais cela lui a donné un sens de direction et une certaine fierté. Elle avait acheté la plupart des meubles de son dernier locataire, un agent d'assurance à la retraite. Sa seule extravagance avait été une unité de catalogue sur fiches avec tous les petits tiroirs, comme ce qu'ils avaient dans les bibliothèques. Elle n'a pas pu résister à l'envie de l'acheter à une vente aux enchères locale. Le système faisait appel à son sens de l'organisation et elle utilisait les cartes pour garder les notes des enquêtes, des contacts et des détails qui pourraient s'avérer utiles.

Elle avait d'abord placé son bureau près de la fenêtre donnant sur la rue Pitt, mais la distraction était trop grande. Elle s'était retrouvée à passer la majeure partie de sa journée à regarder dehors. Alors maintenant, son bureau était entre les fenêtres, leur tournant le dos, fournissant toujours beaucoup de lumière pour le travail. Vous entrez dans le bureau en face d'elle, ou plus exactement où devrait être Frank Lefebvre. Il y avait un autre bureau dans le coin opposé. À côté de la porte se trouvait un porte-manteau où elle plaçait un chapeau et un veston d'homme, sous prétexte que son patron venait régulièrement.

En milieu de matinée, Élisabeth décida de contacter AG Drew.

— Monsieur Drew, ici Mme Grant. Après avoir discuté de votre situation avec M. Lefebvre, il a décidé de prendre votre dossier. Malheureusement, il est encore absent pour quelques jours, mais pour avoir une longueur d'avance, je me demandais si vous pouviez me faire savoir l'heure, la date et le lieu de la prochaine réunion de votre société historique ? demanda Élisabeth.

— C'est une excellente nouvelle, Mme Grant. J'ai hâte de clore cette affaire et de récupérer mon livre. Notre prochaine réunion est demain soir, a déclaré M. Drew.

— Je me demandais si vous pourriez me présenter. Je veux me renseigner sur Mlle Smith et obtenir une meilleure image d'elle auprès d'autres personnes qui pourraient la connaître, a proposé Élisabeth.

— Eh bien, c'est jeudi à 18 h 30 à la bibliothèque publique de Morrisburg, dans l'une des salles du conseil. Connaissez-vous l'endroit, Mme Grant ?

— Oui, je sais où c'est, et j'ai un moyen de transport. Ce pourrait être une idée de me présenter comme l'amie de votre femme ou quelque chose du genre ; cela pourrait faciliter les choses. Je vous verrai alors, dit Élisabeth en rattachant.

L'ouverture d'un nouveau dossier était toujours excitante pour Élisabeth, un défi pour son esprit dans la recherche des faits et la résolution. Cependant, cette fois, elle eut l'étrange sentiment que tout n'était peut-être pas ce qu'il semblait être.

Peter est arrivé juste avant le déjeuner, et elle était contente de le voir parce qu'ils avaient quelques enquêtes sur l'agenda. Malheureusement, l'incendie avait mis à rude épreuve les ressources de chacun et les enquêtes avaient été confiées à des sous-traitants.

— Salut, tante Liz, regarde ce que j'ai ici, s'exclama Peter. Il tenait une minuscule boule de poils hurlante, ressemblant plus à du charbon de bois pelucheux qu'à un chaton.

— M. Warner me l'a donné quand je suis passé. Il est sorti des décombres après l'incendie. Je ne sais pas de quelle couleur il est. C'est plus de la suie que de la fourrure en ce moment. M. Warner a suggéré que je te l'apporte, ajoutant que tu aimerais peut-être de la compagnie. Je pense que M. Warner a un certain intérêt pour toi, tante Liz !

— Je ne sais pas, mais ce petit chaton a besoin d'aide. Je ne sais pas si je veux le garder, mais nourrissons-le d'abord, et ensuite nous pourrons voir, a déclaré Élizabeth, avec une légère objection mais considérant déjà ce chaton comme le sien.

— Comment devrions-nous l'appeler ?

— Je pense que Dusty 'petite poussière' pourrait très bien lui aller, a suggéré Peter.

— C'est Dusty, alors. J'ai du travail pour toi, Peter. Un enquêteur postal d'Ottawa nous a envoyé notre premier cas. Ils ont reçu de nombreuses plaintes concernant des non-livraisons de colis dans cette zone. Reginald McGillis, vingt et un ans et employé par Joseph Burns, avait le contrat du service postal pour la livraison de colis, a expliqué Élizabeth.

— Je pourrais le suivre discrètement pour voir si quelque chose ne va pas. Puis-je emprunter ta voiture ? demanda Peter.

— Absolument. Vois pour quelques jours s'il revient avec des boîtes ou des colis qu'il ne peut pas livrer. Il doit les stocker ou les cacher quelque part. Je ne sais pas s'il se rend compte que le service postal prend cela très au sérieux et même pourrait entraîner des peines de prison pour vol, a déclaré Élizabeth.

— Fais-moi savoir ce que tu trouves, et je pourrai faire un rapport. Ottawa pourra alors décider quoi faire à ce sujet par la suite.

— Et sur quoi travailles-tu, tante Liz ?

— Un livre volé si tu peux t'imaginer. Et demain soir, je vais à une réunion de la société historique à Morrisburg pour commencer l'enquête. Alors commençons par trouver un endroit où Dusty pourra se reposer.

— Cela devrait être intéressant, a déclaré Peter. En sortant du bureau, il envisagea de dire à M. Warner que le chaton avait trouvé une maison, lui donnant une ouverture pour un suivi.

— J'ai peut-être un avenir en tant qu'intermédiaire de rencontre ! se dit-il.



Que porter à une réunion de la société historique de Morrisburg ? Les soirées d'août étaient agréables et chaudes, et Morrisburg étant au bord de l'eau, il y avait toujours une brise. Elle n'était pas esclave de la mode, mais pas non plus fan du look grand-mère. Elle a opté pour un chemisier et une

jupe dans les tons bleus. À l'époque où elle vivait à Ottawa, sa vie sociale, souvent pour soutenir la carrière de son mari, avait été plus active. Il approuvait surtout ses choix, mais un point de discussion était toujours ses chaussures. Là, elle ne ferait aucun compromis. Contrairement à beaucoup de femmes, elle n'aimait pas les chaussures. Ils convenaient à un objectif et devaient être confortables avant toute autre chose.

Un chapeau était indispensable, ce qui était regrettable, car elle ne pensait pas que les chapeaux lui convenaient. Depuis qu'elle était à Cornwall et amie avec Mary, sa collection s'était agrandie. Elle apprenait à choisir ceux qui convenaient à la forme de son visage. Mary adorait les chapeaux, et des pièces provenant des meilleurs magasins de Montréal et d'Europe complétaient sa collection de vêtements de jour convenables.

Après la mort de son mari dans un accident de voiture, Élizabeth ne pensait pas qu'elle reprendrait le volant. À l'époque, ils avaient un gros et lourd Studebaker détruit dans l'accident. Une fois à Cornwall, elle pouvait marcher partout et prendre le bus ou le train au besoin. Cependant, elle a trouvé que les voyages hors de la ville, dans et autour des comtés, juste pour les affaires, étaient plus difficiles. Alors finalement, elle a cédé et a acheté un coupé Ford 1930 d'occasion.

Elle n'oubliera jamais son expérience de magasinage pour une voiture usagée. Elle n'était pas très au courant des voitures d'occasion, alors elle a regardé les annonces dans les journaux pour se faire une idée des prix. Un avantage de vivre dans une petite ville, vous obtenez toujours des références et des commérages sur les propriétaires d'entreprises locales. Des amis avaient recommandé le garage Warner, sur la rue Second est, juste après l'hôtel King George. Avant d'y aller, cependant, elle a pensé qu'il serait bon de voir un autre concessionnaire juste à l'ouest de Warner pour avoir une meilleure idée du marché.

Elle est entrée dans le garage de Foster et a regardé autour d'elle pendant un moment avant qu'un monsieur ne s'approche d'elle et lui demande :

— Attendez-vous votre mari, madame ?

À quoi Élizabeth a répondu :

— Non, c'est juste moi.

Le vendeur avait eu du mal à cacher sa déception, mais néanmoins, il a poursuivi. Finalement, il se présenta et demanda à qui il s'adressait.

— Quelle couleur recherchez-vous, Madame Grant ?

— Étant à la recherche d'un modèle d'occasion, je ne suis pas fixé sur une couleur en particulier, mais je recherche un petit modèle en bon état, probablement âgé de quelques années seulement.

Il l'emmena vers une deux portes qui n'avait pas l'air en très bon état et lui montra l'intérieur du côté passager.

— Vous remarquerez une immense boîte à gants, très pratique.

— Puis-je regarder sous le capot ? demanda Élisabeth. Elle en savait assez pour pouvoir repérer un moteur sale, des courroies usées et toute fuite.

— Et pourquoi voudriez-vous faire cela, Madame ? demanda le vendeur.

— Eh bien, parce que c'est une voiture d'occasion, et j'aimerais savoir ce que j'obtiens, a répondu Élisabeth exaspérée.

— Puis-je faire un essai routier ? À ce stade, elle n'avait plus vraiment d'intérêt pour cette voiture, mais voulait juste voir ce qu'il ferait ensuite. Comme prévu, il accepterait un essai routier, à condition qu'il conduise. Élisabeth se dirigea vers le garage Warner une minute plus tard.

À ce moment, elle était frustrée et ses attentes en matière de conversation intelligente sur l'achat d'une voiture étaient très basses. Harry Warner a vu Élisabeth entrer et s'est rappelé l'avoir vue lors de divers événements communautaires. Il n'avait pas beaucoup de femmes qui visitaient sa concession, mais les affaires sont les affaires.

— Bonjour, Madame Grant, ravi de vous voir. Comment puis-je vous aider aujourd'hui ? demanda Harry.

— Je cherche une petite voiture d'occasion, en bon état, peut-être quelques années d'usure. Elle lui mentionna sa voiture précédente et son besoin de quelque chose facile à manipuler. Il a fait quelques recommandations, mais elle semblait savoir ce qu'elle cherchait. Il l'a emmenée vers un joli coupé Ford de 1930 et lui a montré l'intérieur.

— Voulez-vous la prendre pour un essai routier ? Vous pourrez me dire ce que vous en pensez. Harry installa une plaque d'immatriculation temporaire et s'assit du côté passager.

— Merci, c'est un cran au-dessus de la concurrence ! dit Elisabeth.

— Il y a de la concurrence ? sourit Harry.

— Une dame ne le dit jamais.

Elle acheta la voiture, et le service était excellent, un peu au-dessus et au-delà des attentes lorsque Harry livra la voiture lui-même, y compris un

plein d'essence. Sa belle-sœur l'avait taquinée sur un intérêt particulier derrière ce service. Élizabeth protesta, mais fut touchée par l'attention qu'elle n'encouragea pas, mais apprécia. Une femme de son âge aurait toujours besoin d'un compliment ou deux.

Le trajet de Cornwall à Morrisburg avait duré environ 35 minutes et une belle sortie le long de la route du Roi # 2, en passant par tous les villages du devant. Élizabeth devenait maintenant une "locale" car elle savait que tous les villages du bord de l'eau étaient appelés le devant. Lorsque la famille rendait visite aux parents de son mari à Cornwall, ils se rendaient souvent en voiture à la tête de l'île Sheek pour un pique-nique et une baignade le dimanche. Les filles adoraient, et il y avait plein d'autres enfants avec qui jouer. Des rumeurs circulaient de nouveau sur l'expansion du système de canaux et du projet hydroélectrique avec les États-Unis. Élizabeth ne connaissait pas tous les détails, mais cela signifiait des changements importants pour tous les villages le long du rivage.

La bibliothèque de Morrisburg était facile à trouver et de nombreuses personnes étaient venues assister à la réunion de la société historique. M. Drew lui a dit qu'une présentation était toujours la première, suivi de l'ordre du jour et des discussions de la société. Élizabeth pensait qu'elle pouvait rester pour l'accueil et la présentation et partir avant que les affaires du membre ne commencent.

AG Drew l'attendait à la porte.

— Bonsoir, Madame Grant ; voici ma femme, Jennie. Nous pouvons aller prendre un café avant la présentation, et je ferai les présentations.

Élizabeth remarqua le panneau à l'entrée pour la discussion de John Harper sur les tentatives d'invasion par les Féniens par John Harper. Curieusement, elle avait passé à travers cette histoire lorsqu'elle était au ministère de la Justice. AG Drew l'avait présentée aux membres de la Société comme une amie de Carrie qui s'intéressait à l'histoire locale.

— Eh bien, Mme Drew, vous êtes au courant de mon travail pour essayer de retrouver le livre manquant. Quelle était votre impression de Mlle Smith ? commença Elisabeth.

— S'il vous plaît, appelez-moi Jennie. Ne le prenez pas mal, mais je ne suis pas sûr qu'il doive dépenser pour les frais d'un enquêteur, mais ce livre compte beaucoup pour lui. Joséphine Smith semblait à la hauteur de la tâche d'obtenir une valeur, mais elle a ensuite commencé à nous faire courir pour le rendre.

— A-t-elle découvert quelque chose à propos du livre ? demanda Élisabeth.

— En octobre de l'année dernière, elle nous a envoyé une carte postale de Montréal disant qu'un prêtre avait confirmé qu'elle était écrite en vieil écossais et qu'elle obtiendrait plus d'opinions. AG lui avait donné le livre en septembre, si je me souviens bien. Environ un mois plus tard, alors qu'elle était de retour à Morrisburg, elle est venue chez nous et il lui a demandé le livre. À ce moment-là, elle a dit qu'il était à Merrickville, a déclaré Carrie.

— A-t-elle mentionné où se trouvait le livre avec quelqu'un d'autre pendant qu'elle était ici ? a demandé Élisabeth.

— Un ami de mon mari, William Lawson, l'a également rencontrée. Laissez-moi aller le chercher, Carrie donna signe à un beau monsieur près de la table basse.

— Bonsoir, je suis Ernest Lawson, un avocat de Chesterville, et mes ancêtres ont combattu les Fénians, alors me voici, a ri Lawson.

— AG a discrètement mentionné que votre agence aidait à la recherche du livre. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider ?

— Carrie a mentionné que vous aviez rencontré Miss Smith ? demanda Élisabeth, pensant qu'il devait y avoir une Mrs Lawson dans le voisinage.

— Oui, nous l'avons rencontrée au Windsor, l'hôtel où elle séjournait. C'était en novembre. Drew cherchait à récupérer son livre et elle nous a dit que le livre était emballé dans une boîte et difficilement accessible. Cela me paraît bizarre. Elle savait qu'elle venait en ville, alors pourquoi ne pas l'apporter avec elle ?

— Elle a dit que le livre était à Merrickville et qu'elle le rendrait plus tard, a confirmé Lawson.

— Également que sa maison était à Merrickville, mais Drew l'a retrouvée à divers endroits dans l'Est de l'Ontario et aux États-Unis. C'est à ce moment-là que la course a commencé, je pense.

— Merci beaucoup pour votre aide, Mr Lawson, dit Élisabeth en posant sa tasse de café sur la table voisine.

— Il semble que nous soyons sur le point de découvrir vos ancêtres, alors que la porte s'ouvrait sur la salle du conseil et qu'ils étaient invités à entrer.

Élizabeth était satisfaite du résultat de la soirée. Elle a réussi à en savoir plus sur Mlle Smith. Après la présentation, elle s'est excusée et a dit à AG Drew qu'elle informerait M. Lefebvre et ferait avancer l'enquête. Sur le chemin du retour, elle rejoua les conversations dans sa tête, et elle ne put s'empêcher de penser qu'elle avait déjà entendu le nom de Joséphine Smith. Puis, alors qu'elle passait devant Dickinson's Landing, cela l'a frappée ! Les Fénians, c'était la connexion !

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Ministère de la Justice, édifice de l'Est,
Ottawa, 1903

Élizabeth s'installa à son bureau pour la journée à venir. Le groupe dactylographie au troisième étage était une grande pièce ouverte avec des rangées de bureaux pour les dactylographes et trois bureaux plus grands à l'avant pour les superviseures. Chaque matin, sur le coup de neuf heures, des fichiers étaient déposés dans la boîte de réception à gauche, entamant le rythme des touches de machine à écrire pour le reste de la journée. Une fois qu'un dossier était terminé, il était déplacé dans la boîte d'envoi sur la droite, et les commis venaient les chercher pour l'examiner et le classer.

La clé du succès ici était la précision et la rapidité, et Élizabeth faisait de son mieux. La récompense finale serait de quitter le groupe de dactylographie et de devenir commis ou même secrétaire. Le travail était routinier, mais les amitiés avec le collègue le rendait plaisant.

— Mlle Richards ? Elisabeth ? Voudriez-vous venir à mon bureau avant la pause du déjeuner, s'il vous plaît ? demanda Mlle Jones, la chef du département.

Élizabeth hocha la tête sans ralentir, se demandant de quoi il s'agissait. Son travail avait été bon ces derniers temps, donc elle ne s'attendait pas à une réprimande, bien qu'on ne puisse jamais en être sûr. Enfin, à midi moins quart, Élizabeth se dirigea vers le devant de la pièce, sachant que les yeux de ses amies étaient braqués sur elle.

— Élizabeth, je dois dire que votre travail a été excellent et que vos transcriptions sont exactes, a déclaré Miss Jones.

— Nous avons besoin de quelqu'un pour une affectation temporaire afin de remplacer un congé de maladie à la direction des enquêtes au deuxième étage. Seriez-vous intéressé ?

— Tout à fait, mademoiselle Jones, dit Élizabeth avec soulagement. La superviseure ne faisait jamais d'éloge à la légère, donc tout allait bien.

— Vous pouvez commencer demain. Après cela, vous travaillerez probablement avec M. William Grant pendant deux semaines, a expliqué Mlle Jones.

— Merci, je rangerai mon bureau à la fin de la journée. Merci pour cette opportunité, Mlle Jones.

La cloche de l'heure du déjeuner sonna et le son des claviers stoppa brusquement pour la sortie des jeunes femmes. Élisabeth attrapa son sac et courut dehors pour s'asseoir au soleil avec ses amies.

— Alors ? As-tu des problèmes ? Pourquoi as-tu été appelé ? demanda Sue alors que les autres filles riaient.

— Non, je fais toujours un excellent travail, tu ne sais pas ? répondit Elisabeth.

— C'est une assignation pour quelques semaines.

— Ah, où vas-tu ? Pas avec M. Perkins, j'espère. Il a toujours besoin de nouveaux commis et il est un peu trop amical si vous voyez ce que je veux dire, commenta Stella.

— Enquête, avec William Grant. Je ne pense pas avoir entendu parler de lui, dit joyeusement Élisabeth.

— Tu as de la chance, il est nouveau et très beau, a déclaré Sue.

— Ça ne me dérangerait pas une affectation avec lui !

— Pas de soucis, je cherche une promotion, pas un mari, a ri Élisabeth.

Le lendemain, Élisabeth se rendit au bureau de William Grant au deuxième étage. Elle s'est présentée à la secrétaire, qui l'a emmenée voir M. Grant. Elle pensait qu'il était jeune pour quelqu'un qui avait son propre bureau. Sue avait raison, il était beau, mais elle aimait surtout sa voix et son attitude calme.

— Mademoiselle Richards, merci pour votre aide. Mais malheureusement, je crains que la courbe d'apprentissage soit très courte, car nous sommes au milieu d'une enquête, et mon greffier a eu un accident et sera absent pendant un certain temps, a déclaré William.

Élisabeth hocha la tête et ouvrit son bloc-notes, curieuse de voir sur quoi elle travaillerait.

— Que savez-vous des Fénians, Mademoiselle Richards ? demanda Guillaume.

— Très peu, j'en ai peur. Je me souviens avoir appris à l'école des raids et un groupe d'Irlandais essayant de faire pression sur l'Angleterre en envahissant et en perturbant les colonies ? tenta Elisabeth.

— Partiellement correcte, Mademoiselle Richards. William expliqua que la Confrérie des Fénians avait été fondée à New York en 1858 en tant qu'organisation républicaine irlandaise. La Confrérie visait à mettre fin à la domination britannique en Irlande. En Amérique, ils ont vendu des obligations au nom de la République d'Irlande et des milliers d'immigrants irlandais les ont achetées. Les fonds ont acheté de grandes quantités d'armes pour des raids au Canada. Le plan était de s'emparer du réseau de transport, forçant les Britanniques à échanger la liberté de l'Irlande contre la province du Canada. Les Fénians avaient des renseignements selon lesquels certains Canadiens d'origine irlandaise appuyaient ce plan.

— Alors, plus près de nous, la vallée du Saint-Laurent les intéressait particulièrement pour les canaux et les ponts, raconte William.

— De notre côté, une milice a été levée et la tentative d'invasion a échoué. Les choses se sont calmées, mais le groupe était toujours actif et le gouvernement canadien gardait un œil sur leurs développements. Après 1867, le Clan Na Gaël avait été formé et des alertes à la bombe et des explosions ont eu lieu en Angleterre. Heureusement, avec l'aide d'informateurs, la plupart des tentatives ont échoué.

— Leurs aspirations ne se sont jamais vraiment éteintes, et maintenant, avec la politique en Europe, certains pensent qu'ils pourraient chercher un soutien ailleurs, avec des alliances qui pourraient menacer l'Europe. Ainsi, le Canada est idéalement placé pour fournir des renseignements aux Britanniques. Et ça, Mademoiselle Richards, est notre rôle, a conclu William.

— Je vois, a déclaré Élizabeth, alors qu'elle essayait d'absorber toutes les informations et leur sens plus large quant à son nouveau travail.

— Bien sûr, tout ce que vous entendez ou voyez en travaillant ici est hautement confidentiel. Heureusement, votre dossier montre que vous avez déjà le niveau de sécurité, a mentionné William.

— Votre bureau sera à côté de ma secrétaire et vous pourrez lui demander tout ce dont vous aurez besoin. Vous vous occuperez principalement de la correspondance et des rapports de nos gens sur le terrain.



La première semaine s'est envolée rapidement. La plupart des lettres reçues étaient manuscrites et des copies étaient faites, datées et numérotées. Ensuite des renvois de documents d'un ministère à un autre, Justice, Gouverneur général, Secrétaire d'État et 10 Downing Street en Angleterre. Élizabeth pensait que c'était fascinant et elle aimait travailler avec William. Elle était impressionnée par le nombre de choses qu'il pouvait gérer simultanément. C'était rapide et il s'attendait à de la précision, mais il était toujours plein d'égards.

La deuxième semaine fut mouvementée. Un agent du gouvernement américain de Philadelphie est venu pour une réunion et des télégrammes ont été transférés d'un département à un autre. Élizabeth avait raté le déjeuner avec les filles et devait souvent prendre une bouchée rapide avec William pour passer en revue ce qui devait être fait. Non pas qu'elle s'en souciait ; elle apprenait à mieux le connaître. Elle avait appris qu'il avait été élevé à Cornwall et qu'il avait reçu une formation d'avocat et qu'il était heureux de son poste au ministère de la Justice. Son travail consistait à voir si des transactions et des découvertes de renseignements enfreignaient les lois du pays.

— Mademoiselle Richards, pouvez-vous entrer dans mon bureau, s'il vous plaît ? a demandé William.

— Je viens de recevoir ce télégramme d'un de nos agents à Omaha, Nebraska. Pouvez-vous faire des copies et les envoyer dans la chaîne habituelle, s'il vous plaît ?

Élizabeth prit le papier et alla directement à son bureau. Il disait : *Réunion Clan Na Gael à Omaha vendredi 11 septembre. Vers un contact avec l'Allemagne pour un soutien. JS*

Deux jours plus tard, une lettre est arrivée du contact à Omaha, et William l'a appelée et lui a remis la lettre.

— Même exercice avec celui-ci, copiez et transférez. Lorsque vous aurez terminé, veuillez revenir. Nous devons prévoir de déplacer notre contact hors des États-Unis pendant un certain temps, a déclaré William.

— Elle vit à Merrickville, mais a des sœurs à Omaha et Philadelphie. Cela lui a facilité les allers-retours insoupçonnés. Le lien avec le Clan vient de son cousin à Omaha.

La lettre disait :

Cher Monsieur,

Comme je vous ai prévenu de la réunion à Omaha, je pense que le Clan Na Gaël pourrait être au courant de mes informations. Mon courrier a été ouvert plus d'une fois, et je crains que le café préparé pour moi n'ait été empoisonné, et qu'un coup de feu qui m'était destiné vient de passer à six pouces de la tête de ma mère.

*S'il vous plaît donnez suite,
Joséphine Smith*

Vendredi, Élisabeth a réalisé que c'était son dernier jour avec William. On lui avait dit que le commis permanent serait de retour au travail lundi. Elle avait pensé porter quelque chose de spécial, mais ne voulait pas être idiote à ce sujet. Alors, elle a pris plus de soin que d'habitude et a emprunté les chaussures plus à la mode de sa sœur.

Elle savait que certains des employés n'aimaient pas que les intérimaires laissent leurs bureaux en désordre, alors elle a tout nettoyé et est allée dans le bureau de William.

— Quelque chose pour moi ce matin, monsieur Grant ? demanda Élisabeth.

— Salut, oh oui, nous allons déplacer Miss Smith hors des États-Unis pendant un certain temps. Nous devons organiser un transfert rapide chez elle à Merrickville. Son utilité pour nous pourrait être terminée. Je tiens à vous remercier pour votre travail au cours des deux dernières semaines. Cela signifie que nous ne travaillerons plus ensemble, a déclaré William.

— Vous pouvez toujours demander pour moi si jamais vous avez besoin d'un commis, a laissé entendre Élisabeth.

— En fait, non, je ne le ferais pas..., s'interrompt William.

— Je préférerais que vous m'accompagniez à l'ouverture de l'Exposition nationale ce samedi. Voudriez-vous ?

— Ce serait parfait, sourit Élisabeth.

— Et, au fait, j'aime les nouvelles chaussures, sourit William.

Chapitre 6

Cornwall, août 1933

Élizabeth sortit de sa rêverie et passa en revue ce dont elle se souvenait. C'était là qu'elle avait déjà vu le nom de Joséphine Smith ! Si tel était le cas, elle était plus avertie que M. Drew ne pouvait s'y attendre.

— Salut, tante Liz, comment va Dusty ? demanda Peter en entrant.

— Ça va ; finalement c'est un tigré noir et gris maintenant que je l'ai nettoyé. Des progrès dans l'affaire des colis manquants ? demanda Élizabeth.

— Oui ! s'écria Peter.

— J'ai dû le suivre pendant quelque temps, mais finalement, il a commis une erreur. Je pouvais le voir charger sa camionnette de livraison le matin, puis un après-midi, il est reparti tôt à la ferme de son employeur, M. Burns. Il a reculé la camionnette de livraison, a pris des sacs de courrier, dans la grange, puis près du tas de sciure dans la cour.

— Penses-tu que M. Burns est dans le coup ? dit Elisabeth.

— Je ne suis pas sûr, mais il n'était pas chez lui quand McGillis est allé là-bas, a expliqué Peter.

— Merci et laisse-moi le nombre d'heures que tu as travaillé. Je ferai rapport à l'enquêteur postal à Ottawa et je le laisserai décider de ce qui se passera, a déclaré Élizabeth.

— Je n'ai pas besoin de la voiture ce week-end. Si tu veux voir Susan, tu peux l'emprunter.

— Merci, tante Liz, ce serait super ; tu es la meilleure, dit-il en l'embrassant sur la joue.

Elle nota toutes les informations de l'enquête sur les colis et prépara le rapport qu'elle déposerait à la poste cet après-midi. Le courrier circulait deux fois par jour, alors Ottawa devrait le recevoir lundi. Elle s'est assurée d'inclure une facture pour les services.

Maintenant, son esprit bouillonnait de toutes les informations qu'elle avait recueillies sur Joséphine Smith. Mais qu'en est-il du livre ? Où était-ce maintenant ? Elle aurait aimé avoir quelqu'un avec elle pour discuter de ses idées. C'est dans ces moments que son mari lui manquait. Cependant, il n'y avait jamais eu d'occasion assez désespérée pour qu'elle envisage de commencer une toute nouvelle relation. Son mariage avait été bon et stable, et elle appréciait cela. Elle avait vu beaucoup de drames avec ses parents et n'était pas allée le chercher dans sa propre vie. Elle a choisi d'appeler son amie Mary. Un arrêt au salon de thé de Fullerton ferait une bonne pause.



Mary avait accepté de la rencontrer chez Fullerton samedi après-midi. Élisabeth l'a rapidement informée de ses progrès.

— Maintenant, je me demande où est le livre ? dit Elisabeth.

— Si Joséphine Smith l'a expédié à Philadelphie comme elle le prétend, c'est presque impossible à confirmer. Même en passant la douane, il est peu probable que le manifeste d'expédition énumère le précieux livre de prières de Mary Queen of Scots, n'est-ce pas ?

— Eh bien, sais-tu s'il existe un marché pour ce genre d'artefact à Philadelphie ? suggéra Mary.

— Avec l'économie actuelle, cela pourrait être difficile, bien qu'il puisse y avoir plus de valeur dans les antiquités et l'art que dans les devises monétaires fluctuantes.

Mary pourrait avoir raison. En tant qu'artiste, Mary a été formée à Paris et a fait partie de la scène artistique montréalaise avant de retourner à Cornwall. Elle était restée en contact avec de nombreuses personnes sur le terrain et avait de bons contacts à Ottawa.

— Connais-tu quelqu'un qui me dirait comment mettre un tel livre sur le marché s'il devenait disponible ? demanda Élisabeth.

— Je crois que oui, je connais quelqu'un qui pourrait t'aider. Je suis à Ottawa la semaine prochaine pour une réunion. Je verrai et je vous tiendrai au courant, répondit Mary.

— Maintenant, je dois apprendre l'aspect juridique. À qui appartient le livre ? Nous ne pouvons pas revendiquer la propriété même si nous la trouvons sur le marché à Philadelphie. Il faudrait pouvoir prouver qu'il a été volé. Il y a un ami de William, un avocat, à qui je pourrais demander. Il est

peu probable que quiconque qui l'aurait payé cher veule le rende sans preuve, a supposé Élizabeth.

— Difficile d'impliquer Joséphine Smith, tu devrais qu'à l'attraper en flagrant délit tout simplement, rit Mary.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Élizabeth était contente que Peter soit passé au bureau tôt avant ses cours. Il y avait quelques points à revoir avant son voyage à Ottawa. La visite combinerait du temps en famille avec quelques réunions sur l'affaire Drew/Smith. Mary avait pris rendez-vous avec un libraire bien connu d'Ottawa, et elle rencontrerait un collègue et ami de son mari, avocat toujours au ministère de la Justice. Élizabeth espérait que leurs réponses pourraient lui donner un sens de direction.

Alors que Peter entra, Élizabeth remarqua qu'il était habillé plus formellement que d'habitude, ressemblant à un homme d'affaires.

— Quelque chose d'important se passe-t-il aujourd'hui ? Tu as l'air prêt à faire bonne impression ? elle a demandé.

— Ma formation se termine, et j'ai un entretien pour un stage en comptabilité dans une entreprise locale, a répondu Peter.

— Mes notes sont bonnes, mais je veux avoir l'apparence aussi.

— Je suis sûre que tu t'en sortiras bien, et je peux toujours te donner une référence de caractère si tu en as besoin. Ton travail ici est toujours formidable, a déclaré Élizabeth.

— Merci. En parlant de travail, y a-t-il quelque chose d'autre sur l'affaire sur laquelle je travaillais, tu sais, les colis non livrés ? demanda Peter.

— En fait, j'ai reçu une mise à jour. Ils ont arrêté Reginald McGillis. Ils ont trouvé deux sacs de courrier contenant cinquante-neuf colis à l'intérieur, cachés dans la sciure de bois. Et ce n'est pas tout, ils en ont trouvé d'autres dans sa camionnette de livraison, sous une couverture de cheval, et autour de la grange où tu l'as vu.

— Avait-il quelque chose à dire pour lui-même ? demanda Peter.

— Rien de substantiel, a répondu Élizabeth.

— Il a dit qu'il avait été trop occupé pour les livrer et qu'il le ferait plus tard, mais certains colis étaient dans la grange depuis des mois. M. St

Laurent, le maître de poste, a déclaré qu'il payait à l'heure et que Reginald disposait du temps nécessaire pour effectuer toutes ses livraisons.

— C'est dommage, Reginald vient de perdre un bon emploi, et un casier judiciaire ne l'aidera pas plus tard, a déclaré Peter.

Élizabeth lui a parlé de ses plans pour la semaine à venir, y compris son voyage à Ottawa. Elle a dit que Frank Lefebvre était toujours absent. Elle espérait que Peter passerait pour nourrir Dusty. Elle avait aussi plus de travail pour lui s'il était disponible.

— Avec cet entretien d'embauche et la fin de ton cours, aurais-tu encore du temps pour travailler à l'agence ? demanda Élizabeth.

— Je ne veux pas te donner trop de travail si tu as besoin de temps pour étudier pour les examens finaux.

— Je peux tout intégrer, tante Liz, a déclaré Peter.

— Toi et M. Lefebvre avez été si bons pour me donner du travail autour de mon emploi du temps, et vous êtes toujours mon numéro un ! Mais, bien sûr, beaucoup de choses que je fais pour toi, comme la surveillance, peuvent être faites à des moments différents, donc tout va bien pour le moment.

— OK, merci pour ça, dit Élizabeth.

— Je ne vois pas entraîner quelqu'un d'autre pour le moment, et nous pouvons discuter de tout au fur et à mesure du reste de l'année. J'ai un autre cas pour toi, une fraude sur les fonds de pension.

Élizabeth a expliqué :

— Le ministère des Pensions et de la Santé nationale nous a demandé de nous renseigner sur Peter Rochon, qui vit en ville. Il a demandé une pension pour lui et sa femme, mais il ne semble pas avoir de femme ni personne d'autre vivant avec lui actuellement.

— Alors, tu veux que je regarde aux alentours de chez lui, voir qui entre et sort de sa maison ? demanda Peter.

— Oui, demande discrètement, aux voisins, ce genre de choses, a déclaré Élizabeth.

— S'il y avait une femme dans la maison, il y aurait de la lessive, des courses et des visiteurs. Si nous pouvons confirmer les soupçons, le Département peut prendre le relais à partir de là et gagner du temps sur le terrain.

— Je pars à Ottawa pour les prochains jours. Demande à ta mère si elle a besoin que je lui ramène quelque chose pendant que je suis là, veux-tu ?

dit Elisabeth.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

C'était la fin de l'été et Ottawa reprenait ses activités. En descendant la rue Wellington, Élizabeth s'est rendu compte que vivre et travailler en ville lui manquait. La formalité des édifices parlementaires, l'architecture de l'hôtel Château Laurier et l'ingéniosité du canal l'ont toujours impressionnée. Elle est née et a grandi sur la rue Bank, au-dessus de la boutique de son père.

Son père était un homme timide et calme qui était cordonnier, travaillait le cuir et était l'homme à tout faire du quartier. Lorsque les temps étaient durs, il troquait les réparations contre des biens et des denrées. Ses parents s'étaient mariés tard dans la vie et elle était leur unique enfant. Tout comme son père avait été d'humeur égale, sa mère était à l'opposé. Elle était en proie à des épisodes de dépression qui avaient apporté une grisaille dans leur vie. Il y avait des jours où sa mère ne sortait pas du lit. Son père faisait de son mieux pour gérer la maison et la boutique, et Élizabeth prenait soin d'elle-même. En rentrant de l'école, elle ne pouvait pas faire grand-chose pour remonter le moral de sa mère, alors elle trouvait refuge dans la boutique de son père.

Élizabeth avait quinze ans lorsque sa mère est décédée. Un an plus tard, son père s'est remarié avec une commerçante veuve avec six enfants heureux et bruyants. Élizabeth a été accueillie à bras ouvert et sa vie a changé comme si le soleil était entré. Son père sourit à nouveau. Son père et sa belle-mère étaient décédés depuis longtemps, mais l'odeur du cuir était à jamais liée à ses souvenirs de lui.

Mary l'avait mise en contact avec un libraire de la rue Sparks, James Hope & Sons, spécialisé dans les livres religieux. Ils étaient aussi relieurs et imprimeurs. Là, elle espérait en savoir plus sur le livre de Drew, le pourquoi et le comment on pouvait en tirer profit. L'imposant bâtiment de neuf étages du 61, rue Sparks portait à juste titre le nom de "Maison de la Bible" et l'entrée en acajou et en bronze ajoutait à la pompe et aux circonstances.

— Bonjour Madame. Comment puis-je vous aider ? demanda le jeune commis.

— Je suis ici pour voir M. Hope. J'ai un rendez-vous ce matin, répondit Élizabeth.

L'employé l'a conduite vers un bureau à l'arrière, où un homme bien habillé d'une trentaine d'années lui a fait signe de s'asseoir. Élizabeth pensait qu'il n'avait pas du tout l'air du rôle, pas quelqu'un que vous appelleriez un rat de bibliothèque ou que vous associeriez de près ou de loin à une maison de la bible. Son allure et son style seraient plus à l'aise sur un terrain de sport. Elle s'est rappelée à ne pas juger un livre par sa couverture !

— Je suis Mme Élizabeth Grant, j'ai été référée par mon amie Mary Randolph. Merci beaucoup d'avoir pris le temps de me voir, a déclaré Élizabeth.

— C'est mon plaisir, et je suis John Hope. Mary m'a parlé de l'article en question, et j'ai été intrigué. Nos deux mères sont allées au même pensionnat à Montréal et sont restées en contact. J'ai joué au tennis avec Mary et son frère Harold ; les deux sont aussi des amis à moi.

— Je travaille pour un détective privé et nous avons pris cette affaire. On m'a demandé d'en savoir plus sur le livre au centre de cette enquête. Il est rare et n'a pas été restitué. Le propriétaire pense qu'il a été envoyé hors du pays pour être vendu. Élizabeth a commencé à le renseigner sur ce qu'elle savait jusqu'à présent.

— Le propriétaire, ce Mr Drew, vous a-t-il dit à quoi ressemble le livre, sa reliure ou sa couverture ? demanda Hope.

— Eh bien, il a dit que le papier était différent de ce que nous voyons aujourd'hui, plus comme du tissu, et que la reliure était plus solide, comme des planches. Également, il a dit que le nom d'un prêtre était écrit sur la page d'intérieur, un Père Conificus, je crois, répondit Élizabeth.

— Ce nom ne me dit rien, mais ce bloc de livre conviendrait parfaitement à celui imprimé dans les années 1500', a déclaré Hope.

— Ce dont je doute, cependant, c'est la langue dans laquelle le livre a été écrit. Il a dit le vieil anglais, et Mlle Smith a dit qu'elle l'avait identifié comme étant du vieil écossais ? Cela me semble peu probable, et il se peut qu'il ait été mal identifié, que ce soit la langue ou le sujet.

— Vous voyez, jusqu'à présent, tous les livres de prières associées à Mary Reine des Écossais ont été écrits en latin, à l'exception d'un écrit en

latin et en français. C'est parce que la langue de la religion à cette époque était le latin. De plus, vous dites qu'il l'a acquis dans un marché aux puces. Cela semble encore plus étrange, car quiconque possède ce type de livre le reconnaîtrait tout de suite comme rare et peu susceptible de s'en séparer de cette façon.

— Il y a aussi l'origine et la provenance du livre, a déclaré Élisabeth.

— Comment un livre aussi rare pourrait-il arriver dans ce pays, la plupart du temps inaperçu ?

— C'est peut-être plus facile à Ottawa qu'à d'autres endroits en raison des allées et venues de diplomates et de représentants gouvernementaux du monde entier. Même un livre volé pourrait circuler facilement jusqu'au moment de la vente, et ce sont toutes des transactions en espèces, a déclaré Hope.

— Dans le commerce des livres rares, nous gardons un œil attentif sur la propriété et la provenance. Vendre des objets volés, par exemple, pourrait ruiner la réputation d'une maison de vente aux enchères, et un tel accord illicite devrait être conclu en privé.

— Mais disons qu'il a été volé en premier lieu, ne serait-il pas signalé ? demanda Élisabeth.

— Bonne question, a déclaré Hope.

— Normalement, il y a des marques de propriété, un cachet, un sceau en relief, un numéro, avec des bibliothèques bien sûr. Même les propriétaires privés ont leur système. Mais des livres rares sont volés, même dans les bibliothèques nationales et universitaires. Souvent un travail d'initié, de l'argent rapide de la part de collectionneurs peu scrupuleux. Les bibliothèques plus étendues dressent rarement un inventaire complet, et il peut s'écouler des années avant qu'un livre manquant ne soit signalé.

— Alors, qu'en est-il de la valeur ? Combien pourrait coûter un tel livre, à votre avis ? demanda Élisabeth.

— Cela varie, mais par exemple, la Bible de Gutenberg s'est vendue 106 000 \$ US en 1926. Bien sûr, après le krach de 29, le marché des livres rares a également chuté. Cependant, il y a des collectionneurs passionnés. Le commerce de livres anciens entre la Grande-Bretagne et les États-Unis est fort et l'exportation n'a jamais été réglementée. Lorsque la demande dépasse l'offre, les prix augmentent et l'élément criminel peut devenir créatif.

— Alors, où iriez-vous pour acheter ou vendre au meilleur prix ? demanda Élisabeth.

— Certainement New York, mais Philadelphie s'est établie avec de nouvelles maisons de vente aux enchères, a conclu Hope.

— Merci beaucoup pour votre temps, M. Hope. Cela a été très instructif, a déclaré Élisabeth.

— Faites-moi savoir s'il y a autre chose que je peux faire pour vous, et s'il vous plaît, faites des salutations à Mary.'

Élisabeth s'est ensuite rendue à son prochain rendez-vous sur la rue Wellington. Edward Rushton avait été un collègue et ami de son mari, tous deux travaillant au ministère de la Justice. Les deux hommes avaient une forte amitié, mais les épouses n'ont jamais réussi à aller au-delà de petites discussions sur la cuisine et les enfants.

— Salut Edward, c'est tellement agréable de te voir ! dit Elisabeth.

— Comment vont Julie et les garçons ?

— Oh, tu connais Julie, toujours occupée avec les petits-enfants maintenant et la maison. Je pense qu'elle s'est désintéressée de moi à la minute où les enfants sont nés, a-t-il déclaré tristement.

— Et toi ? J'ai entendu dire que tu avais déménagé à Cornwall après...

— Oui, c'était difficile de vendre la maison, mais je ne pouvais pas continuer comme ça. William est parti si vite. Après sa mort, j'ai continué à attendre qu'il rentre à la maison à la fin de la journée, a expliqué Élisabeth.

— J'avais besoin d'un changement pour me faire revivre.

— Maintenant, je me suis installé à Cornwall. J'ai du travail et des amis, mais toujours assez près pour que la famille reste en contact. Je travaille pour une agence de détective privé ; nous avons même embauché mon neveu, le fils aîné de Bella, la sœur de William.

— Une agence de détectives, eh bien, ça ne me surprend pas, s'exclama Edward.

— C'est tellement toi ! Je me souviens lorsque nous étions tous les trois en train d'examiner des cas du ministère. Tu pouvais toujours voir les liens.

— Merci, Edward, ma demande de rendez-vous n'était pas totalement une coïncidence, en fait, dit Élisabeth.

— Nous avons une affaire en ce moment, et je pourrais utiliser ton avis juridique. Je suis un peu perdu ici.

Élizabeth a continué à lui donner tous les détails sur l'affaire Drew/Smith et le livre mystérieux. Edward était aussi intrigué qu'il était heureux d'aider.

— Il y a autre chose, et tu devrais peut-être te pencher là-dessus, a suggéré Élizabeth.

— À l'époque où je travaillais avec William au Département, nous avons eu des contacts avec un agent qui faisait des reportages sur la Confrérie des Fénians et le Clan Na Gaël. Elle s'appelait Joséphine Smith, et je pense que ça pourrait être la même femme qui est impliquée ici. Donc, il y a un lien, elle semble vivre dans le même quartier, le même nom, etc.

— Wow, c'était il y a longtemps, dit Edward.

— Je vais voir ce que je peux découvrir. Écrivez simplement où je peux vous joindre.



Pendant son séjour à Ottawa, Élizabeth est restée avec sa fille Margaret, nommée comme la mère de William. Margaret (Margie) et sa famille vivaient dans l'est, dans le coin de Saint-Laurent, près de l'endroit où son mari, James, travaillait au Conseil national de recherches en tant qu'ingénieur. Margie ressemblait beaucoup à sa mère, avec les mêmes cheveux bruns bouclés. Margie s'était mariée jeune avec son amoureux de classe, et ils avaient maintenant des filles jumelles, âgées de six ans.

La plus jeune fille d'Élizabeth, Muriel, se joindrait à eux pour le dîner, glissant une visite avec sa mère entre une myriade d'autres activités sur son calendrier. Les deux sœurs s'entendaient bien, mais ne pouvaient pas être plus différentes. Margie avait été une enfant facile à élever, tandis que Muriel devait étirer les règles comme des élastiques. Sans doute Muriel avait-elle été la cause des cheveux gris prématurés de son mari. Elle travaillait au service de rédaction *du Journal d'Ottawa*, où elle espérait un jour devenir journaliste. Elle était célibataire et vivait au centre-ville avec un groupe de filles du journal.

Muriel est arrivée à 17 h 30, toujours pressée, accueillie par les jumelles qui l'adoraient. Elle portait des pantalons de femmes, des pantalons larges, ses cheveux clairs dans une vague à la mode. Élizabeth ne put s'empêcher de remarquer à quel point elle ressemblait à son père.

— Oh, j'adore ces pantalons, a déclaré Élizabeth.

— Tu devrais les essayer, mère. Tout le monde les porte maintenant, a déclaré Muriel.

— Je ne pense pas que ce soit mon style, ou celui de Cornwall d'ailleurs, pour une femme de mon âge.

— Eh bien, c'est le truc, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas l'air "de ton âge". Tu as une bonne figure ; c'est à toi de diriger la scène de la mode de Cornwall, a ri Muriel.

Tout le monde s'est réuni à table et a échangé des nouvelles, et la conversation animée était quelque chose qu'Élizabeth avait manqué. Ils voulaient en savoir plus sur son travail à l'agence, alors elle a raconté quelques histoires amusantes, en gardant cela léger pour ne pas les inquiéter.

Après le dîner, Muriel a dû partir tôt, alors Élizabeth et Margie ont emmené Grâce et Agnès au parc, et alors qu'elles s'assoyaient sur le banc, Élizabeth pouvait sentir la conversation tourner vers " Le discours". La conversation récurrente sur sa décision de déménager.

— Alors, es-tu prête à revenir à Ottawa maintenant ? demanda Margie.

— Tu nous manques. Tu as prouvé ton point de vue ; ça fait trois ans maintenant. Je sais que ce n'est pas l'argent, papa t'a laissé assez pour être à l'aise.

— Avons-nous besoin de revenir là-dessus, Margie ? Je suis content de ma vie en ce moment.

— Ne sommes-nous pas assez ? Demanda Margie.

La question donna un choc à Élizabeth :

— Bien sûr, tu es suffisante, et je suis désolée si je ne t'ai jamais fait sentir le contraire. Pendant des années, j'ai été Mme William Grant et j'ai adoré être une épouse et une mère, mais je veux jouer plus qu'un simple rôle de soutien dans ma propre vie.

À ce moment-là, pensa Élizabeth qu'elle voulait son propre nom sur la porte du bureau.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il devrait y avoir une sorte de choix. Nous ne devons pas nous perdre dans le rôle d'épouse et de mère ; nous pouvons être plus qu'une chose, a-t-elle ajouté en serrant sa fille dans ses bras.

— Je suis enceinte, a déclaré Margie.

— Oh, c'est une merveilleuse nouvelle. Je n'ai pas encore de petit-fils, ce sera tellement amusant. J'aiderai, une fois que le bébé arrivera, je pourrai

monter ou emmener les filles avec moi pendant quelques semaines. Nous passerons un bon moment, et cela vous facilitera les choses. Je suis là pour toi ; n'en doute jamais.

Elles retournèrent toutes à la maison, discutant des noms de bébé et expliquant les rôles des grandes sœurs aux jumelles.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Le lendemain matin, de retour à Cornwall, l'appel matinal prit Élizabeth par surprise alors qu'elle s'apprêtait à se rendre au bureau.

— Bonjour, Élizabeth, c'est Edward Rushton. J'ai besoin de te voir dès que possible. J'ai des informations sur cette affaire sur laquelle tu travailles. Nous devons peut-être te remettre sur notre liste de paie. Ton patron pourrait également avoir besoin de savoir.

— Tu descends aujourd'hui ? demanda Élisabeth.

— Je peux organiser mon emploi du temps si tu as besoin.

— Oui, je devrais être là plus tard aujourd'hui ; à bientôt, dit Edward.

Élizabeth se demandait de quoi il s'agissait, et si le ministère de la Justice allait être impliqué, il serait peut-être temps pour elle de dire la vérité sur Frank Lefebvre. Le temps nous le dira.

Edward arriva au bureau en milieu de matinée et continua à expliquer la situation.

— Tu avais raison sur le lien avec Joséphine Smith et les Féliens mais, quant à AG Drew, il est un élément aléatoire, a déclaré Edward.

— Le livre a été volé à la Bibliothèque nationale d'Écosse ; c'était un job interne. Un bibliothécaire principal a volé plusieurs livres au fil du temps et les a vendus dans une maison de vente aux enchères sous un faux nom.

— Les Féliens ont recruté le bibliothécaire pour convertir certains des livres volés en espèces. La transaction devait être effectuée au Canada en raison de la facilité d'accès. À la douane, il a eu une malheureuse crise cardiaque et est décédé sur place. Le ministère de la Justice, qui avait suivi cette livraison, n'a rien pu prouver, mais aucun livre n'a été trouvé avec le défunt, et seuls deux douaniers étaient au travail ce soir-là : AG Drew et George Seymour. Nous avons décidé de garder un œil sur les deux, mais Drew est devenu le principal suspect.

Edward a poursuivi :

— Compte tenu de son emplacement et de son intérêt, nous avons décidé de faire à nouveau appel à Joséphine et de la réactiver en tant qu'informatrice. Bien sûr, en tant qu'antiquaire et historienne, elle devait se lier d'amitié avec lui, espérant qu'il se confierait et lui montrerait le livre. Mais, c'étaient au-delà des attentes qu'il le lui donne, en espérant qu'elle mettrait un prix dessus, qui sait, trouverait peut-être un acheteur.

— Peu de temps après qu'elle ait "emprunté" le livre, nous avons perdu sa trace, tout comme Drew. Nous n'avions aucune idée jusqu'à ce que tu viennes me voir avec ton enquête sur un livre volé. Alors maintenant, Smith fuit ou se cache et si oui, de qui ? A-t-elle décidé de garder le livre pour elle ? Les Féliens la traquent-ils également ? Tu es notre seule piste maintenant. Tu as l'oreille de Drew et tu connais la région. Es-tu intéressée à nous aider ?

— Bien sûr, mais quelle est votre priorité ? demanda Élisabeth.

— Il y a autre chose ici, oui ?

— Smith et Drew sont de petits joueurs, a répondu Edward.

— Nous n'avons aucun intérêt pour Drew et un intérêt limité pour Smith, seulement dans la mesure où elle a des liens avec les Féliens. Le livre est un moyen pour une fin, découvrir les instigateurs. C'est une petite faction résolue, mais nous craignons ceux qui font des alliances de convenance avec ceux qui sont encore plus radicaux. Le Canada, la Grande-Bretagne et les États-Unis sont sur la même longueur d'onde avec tout cela.

— Tu savais qu'à l'époque où tu travaillais pour William, certaines choses qu'il craignait se sont vraiment produites ? Le clan Na Gaël en Amérique a demandé à l'Allemagne une cargaison de munitions, d'officiers, de mitrailleuses et autres à l'appui du soulèvement de Pâques de 1916 en Irlande. Ils ont demandé qu'une escorte sous-marine accompagne le bateau et voulaient 100 000 fusils, mais seulement 20 000 ont été attribués. Les renseignements américains ont gâché les plans et l'un des organisateurs a été exécuté pour trahison. Bien sûr, l'Allemagne a nié toute implication.

— William n'a jamais rien dit, a déclaré Élisabeth.

— Non, il ne l'aurait pas fait, mais c'était et c'est toujours un monde effrayant. Que dirais-tu de déjeuner pendant que tu réfléchis à tout cela ? demanda Edouard.

Contente de cette pause, Élisabeth suggéra de remonter la rue Pitt Street jusqu'au Café Royal York. L'enseigne au néon en surplomb, le

plancher en damier et les cabines en bois présentaient une normalité en contraste frappant avec la dévastation que l'incendie avait causée de l'autre côté de la rue.

— Wow, dit Edward.

— J'ai lu des articles sur l'incendie, mais je n'ai pas réalisé l'étendue de la zone décimée.

— Oui, cela a laissé de nombreuses personnes sans logement ni emploi, a déclaré Élizabeth.

— Ils reconstruisent, donc ça ira mieux. Beaucoup de gens cherchent du travail en ce moment, et beaucoup viennent de la campagne pour essayer de se trouver un emploi. La priorité pour obtenir du travail sur la reconstruction a été donnée aux résidents directement touchés.

Après un déjeuner tranquille, Edward retourna à la charge,

— Alors, tu vas nous aider ?

— Oui, je le ferai, répondit Élizabeth.

— Maintenant, du point de vue de la sécurité nationale, nous préférierions de loin déplacer ce scénario au Canada, a expliqué Edward.

— Bien sûr, nous pourrions suivre Joséphine Smith et la laisser conclure l'affaire à Philadelphie, où les Fénians pensent qu'ils obtiendront le plus d'argent pour le livre. Mais, si nous faisons cela, nous n'obtenons que les agents de ce côté de la frontière. Nous devons obtenir le leadership des Fénians au Canada. Donc, le livre doit revenir ici.

— Je vais faire un suivi avec Drew et voir s'il a eu des nouvelles d'elle. Cela devrait nous dire où en sont les choses, a déclaré Élizabeth.

— Génial, nous resterons en contact et je te dirai qui d'autre travaille sur le dossier pour la Gendarmerie Royale du Canada. Veux-tu que je parle à votre patron ?

— Non, ça va, il est absent en ce moment, mais j'ai tout expliqué, et il t'a envoyé un mot.

Monsieur Rushton,

Mme Grant m'a tenu au courant des développements récents de ce cas particulier. Je l'ai mise à votre disposition pour vous aider de toutes les manières possibles. Elle a toute ma confiance dans cette affaire.

Salutations,

François Lefebvre

— C'est super, dit Edward.
— Il a l'air gentil et a beaucoup de respect pour votre travail.
— C'est certain, et je ne sais pas où il serait sans moi, a répondu Elizabeth.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Le lendemain matin au bureau, Élisabeth tenta d'organiser ses pensées et de donner un sens à tout cela. Tout arrivait à toute vitesse, et elle avait plus que jamais besoin de l'aide de Peter.

— Salut, tante Liz, tu es occupée, je vois, dit Peter.

— Oui, je vais te tenir au courant des choses à venir, mais d'abord, comment s'est passé ton travail sur l'affaire Rochon ? demanda Élisabeth.

— Est-ce qu'il a l'air d'avoir une femme à la maison ?

— Non, il ne semble pas et depuis longtemps, d'après ce que j'ai appris du voisin d'à côté, a déclaré Peter.

— Tes indications étaient bonnes, il n'y avait pas de vêtements féminins sur la corde à linge le jour de la lessive, et pendant que M. Rochon était absent, j'ai fait semblant d'avoir une livraison à signer.

— Le voisin était plus que disposé à raconter des histoires et m'a dit qu'il n'y avait pas eu de Mme Rochon vivant là depuis au moins deux ans. Elle l'a quitté.

— Bon travail Peter, a déclaré Élisabeth. J'enverrai rapidement ces informations à notre contact aux Pensions, et ils feront le reste.

— Maintenant, il y a une autre affaire sur laquelle je travaille. Une affaire fédérale, très confidentielle, et je sais que je peux compter sur toi pour cela, a poursuivi Élisabeth.

— Je dois aussi te dire, à ce stade, qu'il n'y a pas de Frank Lefebvre, pas de détective privé à qui appartient l'agence. Je l'ai inventé, et je suis désolé de ne pas te l'avoir dit plus tôt. Tout n'appartient qu'à moi.

— Oh, je savais, je l'avais compris il y a longtemps, tante Liz. Je comprends aussi pourquoi tu l'as fait.

— Merci, tout est prêt alors, dit Élisabeth.

— Aimerais-tu faire une excursion d'une journée à Merrickville ? Emmène Susan avec toi si ses parents sont d'accord ou suggèrent d'emmener sa sœur avec vous. J'ai besoin que tu enquêtes sur une dame nommée Joséphine Smith, qui est de là-bas. Elle a écrit un livre, alors peut-

être que la bibliothèque la connaîtrait. Tu pourrais dire que tu t'interroges sur son travail. Aussi, j'ai besoin de connaître sa famille. Par exemple, elle a des sœurs aux États-Unis. Donc, tout peut aider à ce stade.

— Je peux le faire, et je te ferai savoir immédiatement si je trouve quelque chose, a déclaré Peter.

— Nous devons marcher jusqu'au garage Warner pour récupérer la voiture. Il y avait un bruit étrange quand je l'ai démarré, et je voulais la faire examiner avant que ça ne s'aggrave, a déclaré Elizabeth.

Le garage était tout près sur la rue Second, et quand ils entrèrent, Harry Warner se leva de son bureau, déroula ses manches et enfila sa veste pour les accueillir au comptoir. Il était dans la fin de la quarantaine ou au début de la cinquantaine, avec des cheveux noirs, bouclés et touffus, tenus en échec par une coupe de cheveux récente. Il avait des yeux brun foncé et un visage carré, avec un air de sans complications.

— Bonjour Mme Grant, salut Peter. Vous venez chercher votre voiture ? demanda-t-il.

— Laissez-moi prendre les papiers.

— Tout est réparé, juste un problème mineur avec la courroie de démarrage, que nous avons remplacée. Nous avons également fait un beau lavage extérieur pour vous, tant qu'elle était ici, a-t-il déclaré.

— Madame Grant, avez-vous entendu parler du dîner de collecte de fonds Kinsmen ?

Voyant où allait cette conversation, Peter a décidé de regarder certaines des voitures dans la salle de montre.

Harry Warner a persévéré :

— Le Club Kinsmen a commencé cette année, et j'en suis membre. Nous aidons dans la communauté ; nous avons gère un bureau de vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour collecter des fonds et des nécessités pour les secours en cas d'incendie. Le club organise un dîner de collecte de fonds, j'ai une table pour le garage et il y a un siège vide. Aimerez-vous vous joindre à moi ? Vous connaissez déjà la plupart des femmes là-bas, je crois.

Elizabeth ne s'y attendait pas et a dû faire un rapide bilan dans sa tête. Des plus, des moins, dans chaque colonne pour un oui ou un non. Elle a finalement dit :

— Ce serait bien ; quel jour et quelle heure ?

Harry poussa un léger soupir de soulagement et dit :

— Vendredi, dans deux semaines, à l'hôtel Cornwallis, ça commence à 18 h 30. Voulez-vous que je vienne vous chercher ?

— C'est très proche, et je finirai peut-être de travailler au bureau à cette heure-là, donc je peux vous rencontrer là-bas, a déclaré Élizabeth, essayant de rester décontractée. Elle paya la facture et donna les clés à Peter.

— Tu as eu un lavage gratuit, intéressant, a taquiné Peter.



Avec Peter en route pour Merrickville, Élizabeth décida d'appeler Mary et de lui demander de l'aide pour cette recherche sur la Confrérie des Fénien, elle était la mieux placée pour savoir ce qui s'était passé localement.

— Salut Mary, je vais à la bibliothèque. J'ai besoin d'informations générales sur la Confrérie des Fénien, a déclaré Élizabeth.

— Tes connaissances locales seraient utiles. Puis-je passer après, disons en début de soirée ?

— Je serai à la maison ; ma mère rendra visite à ma tante alors nous serons tranquilles pour bavarder ; hâte de te voir, a déclaré Mary.

Élizabeth a marché sur la rue Second jusqu'à la bibliothèque voisine. Les étagères débordaient de matériel, et elle était susceptible de trouver quelque chose sur l'histoire du mouvement Fénien. Il lui semblait que les liens avec le présent étaient faibles, mais elle pouvait se tromper.

Le temps passa rapidement et elle ne fut interrompue que par le signal du bibliothécaire que les portes se fermentaient dans quelques minutes. La maison de Mary était à un pâté de maisons dans la même rue. C'était une grande maison, à deux étages en briques rouges avec une véranda sur toute la longueur de la façade. Mary lui avait dit qu'elle avait été construite pour ses parents lorsqu'ils se sont mariés en 1897. Mary était assise dehors, lisait et profitait de cette belle soirée de septembre.

— Alors, as-tu trouvé ce dont tu avais besoin à la bibliothèque ? demanda Mary.

— Plus ou moins, dit Élizabeth.

— C'est un aperçu, mais je pensais que tu pourrais me parler de l'histoire locale. Je sais que l'histoire locale est l'un de tes sujets préférés.

— C'était il y a longtemps, mais nous avons vu des signes et des menaces de raids Fénien ici à Cornwall, a déclaré Mary.

— Mon grand-père faisait partie de la milice formée à l'époque et a reçu une médaille de la reine Victoria et un terrain pour cela.

— Alors, cette zone était une cible stratégique en raison de l'emplacement, du canal et des routes commerciales vers Toronto et les États-Unis ? demanda Élisabeth.

— Oui, et des ponts ferroviaires tout le long du Saint-Laurent. Heureusement, ils n'ont pas réussi, mais les menaces étaient là.

— Enfin, en 1866, ils ont arrêté Michael Murphy et six autres personnes à la gare de Cornwall. Ils étaient en route pour les États-Unis. La police a confisqué des armes, des munitions et de l'argent et a été jugée, mais finalement, ils se sont échappés. C'était toute une saga.

— Comment ? demanda Élisabeth.

— Eh bien, ils ont été détenus à la prison du comté de la rue Water, en face du canal. Ils ont eu une aide extérieure, un tunnel a été creusé sous le mur de la prison et ils se sont échappés en bateau vers les États-Unis. Il a fallu des heures avant que quiconque réalise qu'ils étaient partis.

— Comme c'est intéressant, mais c'était il y a longtemps, a déclaré Élisabeth.

— Rien de plus récent n'est arrivé à ta connaissance ?

— La Confrérie des Fénien est devenue le Clan Na Gaël aux États-Unis, a expliqué Mary.

— À leur tour, ils ont soutenu la Confrérie républicaine irlandaise, le soulèvement de Pâques de 1916 et la guerre d'indépendance irlandaise de 1919. De l'argent américain et canadien a été envoyé. Je me souviens que mon père avait dit que c'était quelque chose comme 100 000 dollars envoyés en Irlande dans les années précédant l'Insurrection de Pâques.

— Le clan semble maintenant soutenir l'armée républicaine irlandaise, a ajouté Mary.

— En 1900, il y a eu des tentatives infructueuses de faire sauter le canal Welland, qui a envoyé des miliciens à Cornwall par crainte que cela n'arrive aussi au canal ici.

— Mary, comment sais-tu toutes ces choses ? demanda Élisabeth.

— Si tout le reste échoue, tu pourras être professeur d'histoire !

— Mes deux grands-pères étaient en politique, comme je te l'ai dit, un dans la milice contre les raids, et mon père était le shérif du comté, a-t-elle

expliqué.

— En tant qu'enfant unique, et probablement un peu précoce, je me suis intéressée, je n'ai pas pu m'en empêcher ; c'était tout autour de moi.

— Cela te sert bien et m'aide, a déclaré Élisabeth.

— Je ne peux pas tout vous dire, mais cela aide avec un cas sur lequel je travaille. Sur un autre sujet, as-tu entendu parler du dîner de collecte de fonds Kinsmen vendredi soir ?

— Oui, maman et moi irons. Il s'agit d'une collecte de fonds pour aider les personnes touchées par l'incendie. C'est une lente reprise pour certains, a déclaré Mary.

— Tu es la bienvenue si tu veux te joindre à nous.

— Harry Warner m'a demandé de m'asseoir à sa table pour faire les huit, a répondu Élisabeth.

— Alors, un rendez-vous ?

— Pas vraiment ; il ne vient pas me chercher ou quoi que ce soit d'aussi formel. Je suis juste assise à sa table, remplissant le dernier siège, a déclaré Élisabeth.

— J'admire ta logique, donc il marque des points en faisant mine de rien ? sourit Mary.

— Oh, laisse-moi tranquille ! ajoute Elisabeth.

— En plus, j'ai besoin d'une belle soirée. J'ai été tellement occupé ces derniers temps que je vais de l'appartement au bureau et vice-versa. Et je ne veux pas me plaindre de la façon dont les choses sont. Je sais que nous avons parcouru un long chemin, mais en tant que femme célibataire, la scène sociale peut être limitée. C'est beaucoup plus facile pour un homme.

— Bien d'accord, dit Mary.

— Plus encore dans une petite ville. Quand j'étudiais à Montréal, c'était un autre monde, ajoute une compagnie d'artistes et d'esprits libres, et il y a des choses que je ne dirais pas à ma mère !

— Tu as aussi fréquenté une école d'art à Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, en 1926, inscrit à l'Académie Colarossi. Ils ont accepté des étudiantes ET nous ont permis de dessiner à partir de modèles masculins nus, imaginez ça ! Il me faudra un certain temps avant de pouvoir accrocher l'un de ces croquis chez moi.

— Cela pourrait avoir un impact sérieux sur mon statut d'enseignante de l'école du dimanche si cela était largement connu en ville. Ils rirent tous les deux à l'idée.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Peter a pratiquement couru vers le bureau avec un dossier à la main, prêt à révéler ce qu'il avait appris lors de sa sortie à Merrickville.

— Tu sais ce qui me surprend tout le temps, tante Liz ? C'est à quel point les gens sont prêts à parler des autres, surtout dans une petite ville.

— J'ai dit que j'étais un étudiant qui effectuait des recherches et que j'étais intéressé par le livre que Joséphine Smith avait écrit sur l'histoire écossaise dans la région.

— Bonne idée ; qu'as-tu découvert ? demanda Élisabeth.

— Susan est venue avec moi et nous avons dû emmener sa sœur comme chaperon. Donc, je n'ai dit à Susan que le minimum de l'affaire, et elle a trouvé que mes talents d'acteur étaient excellents. Tellement plus excitant que de simplement sortir avec un comptable, a ri Peter.

— Mais ce n'est pas vraiment ça que tu veux savoir, n'est-ce pas ?

Peter a poursuivi :

— Joséphine Smith est née à Merrickville et son père est canadien, mais sa mère est américaine. Tu sais déjà qu'elle était impliquée dans la société historique. Elle a eu une implication plus large à Brockville, Gananoque et Ottawa. De plus, elle a aussi fait de nombreuses démarches auprès de hauts fonctionnaires, tant au Canada qu'aux États-Unis. Allant même jusqu'à des levées de fonds pour acheter une île dans les eaux américaines afin de créer un parc international. Aucun de ces projets ne semble avoir abouti.

— Financièrement, il est difficile de voir où elle trouve son argent pour tous ces déplacements. Le père n'était pas aisé et elle n'avait pas d'emploi stable, mais rien n'a été dit sur tout ce qui n'allait pas avec la collecte de fonds.

— Elle a deux sœurs, une Mrs Hoss à Omaha et une Mrs Jones à Philadelphie. Quelques clients de la bibliothèque ont également déclaré qu'elle était une femme énergique et qu'elle ne prenait pas non pour

réponse. Ou sans se battre de toute façon. Ils ont également dit qu'ils ne l'avaient pas vue en ville depuis un moment. Elle bouge pas mal.

— Es-tu certain qu'ils ont dit une Mme Hoss à Omaha, pas à Philadelphie ? demanda Élisabeth.

Peter a regardé ses notes et a dit :

— Non, c'est ce que j'ai écrit à Omaha, Nebraska.

— C'est étrange parce que M. Drew a dit qu'elle avait envoyé le livre par erreur, avec des vêtements, à sa sœur Mme Hoss à Philadelphie, a déclaré Élisabeth.

— On croirait presque que c'est un jeu si elle envoie une boîte à une Mme Hoss à Philadelphie. À part Smith, personne essayant de le récupérer ne ferait ce lien. Dans le même ordre d'idées, si la boîte n'est pas récupérée et que la compagnie de courrier essaie de contacter le destinataire, elle n'y habite pas, elle ne répondra donc à aucune communication. Brillant !

— Mais à quelle fin ? demanda Peter.

— Cela la maintient en jeu, personne ne peut la contourner pour accéder au livre, a déclaré Élisabeth.

— Si la Confrérie des Fénians ou Drew essayaient de la contourner comme intermédiaire, ils ne sauraient pas où se trouve le livre. Alors, ils ont besoin d'elle ; cela garantit sa sécurité.

— Je vais contacter Drew et voir s'il a des nouvelles d'elle, dit Élisabeth en décrochant le combiné.

— Monsieur Drew, c'est Élisabeth Grant ici, du bureau Lefebvre Détective privé. J'ai pensé voir si vous avez entendu quelque chose de Joséphine Smith ? Malheureusement, il n'y a rien de nouveau de mon côté, j'en ai bien peur.

— Madame Grant, j'allais vous contacter. Je n'aurai plus besoin de vos services. Mlle Smith a entendu que je la cherchais et a été assez mécontente des dépliant de recherche que j'ai mis là-bas. Elle a dit qu'elle était à Cornwall. Le livre n'était pas arrivé comme promis, mais elle se rendait à Philadelphie jeudi pour le récupérer. Elle a promis de le rendre très bientôt.

Élisabeth pensa que c'était très peu probable, mais elle dit :

— Je suis contente pour vous que tout soit résolu, Monsieur Drew. Je vous enverrai notre facture finale par la poste cette semaine. Et, ce fut un plaisir de travailler avec vous.

Son prochain appel était à Edward Rushton pour le mettre au courant.

— Je vais à Philadelphie jeudi, a expliqué Élisabeth.

— Nous te réserverons un aller-retour pour t'assurer d'avoir une place. Ensuite, si besoin est, tu pourras toujours reprogrammer la date de départ. Fais juste attention, Élisabeth.

Elle reposa le combiné sur son support et se tourna vers Peter.

— Alors, tu sais ce qui vient ensuite, n'est-ce pas ? Es-tu prêt pour quelques jours de garde de chat ?

— Bien sûr, il me connaît bien maintenant. Tante Liz, puis-je te demander quelque chose ?

— Bien sûr, n'importe quoi, tu le sais, répondit Élisabeth.

— C'est à propos de Susan.

— Elle n'est pas dans le pétrin, j'espère ?

Il rougit et s'exclama : 'Oh, tante Liz... bien sûr que non. C'est autre chose, tu sais, quand nous sommes allés à Merrickville ensemble, nous avons eu beaucoup de temps pour parler dans la voiture, et elle s'est confiée à moi.

— Eh bien, j'avais remarqué avant que Susan n'avait jamais d'argent. Non pas que je m'attende à ce qu'elle paie quoi que ce soit si je la sors, mais je peux dire que parfois elle est gênée.

— Elle m'a dit que sa mère n'avait jamais d'argent non plus. Son père donne à sa mère ce dont elle a besoin pour l'épicerie et elle doit rendre la monnaie. La même chose pour le train de Susan pour l'école ; elle n'a que le montant exact.

— La famille traverse-t-elle des moments difficiles ? demanda Élisabeth.

— Tu sais, beaucoup de gens ont très peu d'argent ces jours-ci.

— Non, je ne pense pas qu'ils s'en sortent trop mal. Son père est superviseur à la papeterie, c'est donc un revenu stable et la famille n'est pas nombreuse.

— Susan m'a dit que sa mère fabriquait la plupart de leurs vêtements. Susan est toujours belle, mais elle ne peut pas acheter des choses comme les autres filles à l'école.

— Susan pense à trouver un emploi maintenant que l'école se termine, mais son père lui a dit qu'elle devrait lui donner tout ce qu'elle gagne. Il est juste de contribuer au logement et aux repas une fois qu'on travaille, mais tout donner semble injuste.

— Je n'y avait jamais vraiment pensé auparavant, a-t-il poursuivi.

— Je me souviens que mon père donnait à ma mère son enveloppe de paie tous les vendredis. Il prendrait quelques dollars pour lui et ma mère s'assurerait que tout était pris en charge. Nous n'avons pas été gâtés, mais nous avions tout ce dont nous avions besoin. Je pensais que c'était comme ça que la plupart des gens mariés géraient l'argent.

— Malheureusement, Peter, ce n'est pas le cas, a déclaré Elizabeth.

— Et il n'y a pas grand-chose qu'une femme puisse faire à ce sujet.

— Je suis désolé pour ça, dit Peter.

— L'anniversaire de Susan approche, et je ne sais pas quoi lui offrir maintenant que je comprends ce qui se passe à la maison. Que pensez-vous serait un beau cadeau ?

— Avec l'arrivée de l'hiver, peut-être une belle paire de gants en cuir. Une femme aime toujours les beaux gants de bonne qualité. Ils durent longtemps et elle pensera toujours à toi quand elle les portera.

— Excellente idée, a déclaré Peter.

— Tu pourrais regarder au magasin pour dames Mayfair sur la rue Pitt ; tu peux mentionner mon nom, ils me connaissent là-bas, a déclaré Elizabeth.

— Peut-être que tu peux venir avec moi ? Je ne suis pas sûr d'être encore prêt pour parler de mode féminine, a ri Peter.

Chapitre 12

Élizabeth s'est habillée confortablement pour le long voyage, vêtue d'une jupe grise avec un haut en tricot et un cardigan assorti en bleu, le chapeau et les gants obligatoires et un imperméable léger pour les journées plus fraîches de septembre. Elle fit ses valises aussi légèrement que possible et s'arrêta à la banque pour obtenir de l'argent américain pour les dépenses prévues.

Elle a récupéré son billet à la gare du nord de Cornwall un peu après 18 heures. Le départ était fixé à 18 h 45 et le train arriverait à New York à 7 h 30 le lendemain. De là, elle serait transférée de New York à Philadelphie.

Seuls quelques passagers étaient sur le quai ce soir-là. La plupart étaient des hommes, et il était facile de repérer Joséphine Smith sur la base de la description qu'elle avait compilée et du chapeau à plumes qui semblait être sa marque. Élizabeth garda une certaine distance entre elle et Smith, mais nota dans quelle voiture elle était entrée. L'agent des chemins de fer regarda le billet d'Élizabeth et l'a dirigé vers un autre wagon plus bas.

Comme il s'agissait d'un voyage d'une nuit, elle était dans une voiture-lit Pullman à douze sections, chacune avec des canapés à double se faisant face. Ceux du bas pouvaient être convertis en lit. Ce qui ressemblait à un coffre de rangement juste en haut était, en fait, une couchette supérieure qui s'abaissait en cas de besoin. Comme elle voyageait seule, elle avait une section entière pour elle, et elle devait se souvenir de remercier la secrétaire d'Edward qui l'avait réservée. Elle s'est installée avec un magazine, mais l'a fermé après l'article de deux pages sur la coiffure de la vague Marcel. Elle a remarqué une dame plus âgée assise seule en face d'elle, alors elle lui a demandé si elle pouvait s'asseoir avec elle pendant un moment.

Absolument, ma chère, veuillez-vous asseoir. Je suis Mme Eastman, appelez-moi Ruby. Ce sera agréable d'avoir de la compagnie.

— Je suis Élizabeth. Ravi de vous rencontrer.

Mme Eastman manipulait des papiers dans son sac à main, sortant finalement ce qui ressemblait à un passeport et en étudia la photo.

— Ces photos de passeport peuvent être affreuses, ne trouvez-vous pas ? demanda Élisabeth en ouverture.

— Oh, non, j'adore ma photo, c'est la photo d'une petite vieille, mais c'est MA photo.

Élisabeth ne comprenait pas très bien, espérant ne pas avoir offensé la femme plus âgée.

— Vous voyez, je n'avais pas de passeport avant la mort de mon mari. Mon mari en avait un, et j'avais ma photo à côté de lui, mais c'était sous son nom. J'avais une petite note en bas qui disait “ et conjointe”, pas de nom.

— Pouvez-vous imaginer ça ? Cinq enfants, je dirigeais la maison et faisais la comptabilité pour son entreprise, mais j'étais là, juste une note de bas de la page ! On ne pouvait rien faire à ce sujet à l'époque. On ne pouvait pas dire non sur grand-chose non plus, si on voulait la paix dans la maison.

— Cela visait à décourager les femmes de voyager seules, n'est-ce pas ? demanda Élisabeth.

— Voyageant seule, dites-vous... J'avais cinq enfants à la maison et un mari qui ne pouvait pas faire bouillir l'eau pour son propre thé. Alors, où étais-je censée aller seule ? Vacances à l'étranger ? Je ne pense pas avoir eu un jour de congé en 48 ans !

— Alors, quand mon mari est mort, la première chose que j'ai faite a été d'obtenir mon propre passeport. Je ne l'utiliserai peut-être pas beaucoup, mais au moins, je ne finirai pas ma vie comme une note de bas de page !

Élisabeth a ri et a dit :

— Vous avez un merveilleux sens de l'humour, Ruby.

— Parfois, c'est tout ce dont vous avez besoin pour passer d'une journée à l'autre, a-t-elle déclaré.

— Mon mari n'était pas un méchant homme, il n'était pas dur avec les enfants, mais il avait vingt ans de plus que moi quand je l'ai épousé. Mon père pensait que c'était un bon match. Il est logique qu'il parte avant moi.

— Il a donné la maison à notre fils aîné, mais j'ai eu un peu d'argent. Alors, je suis allé rendre visite à ma sœur à Cornwall, et je retourne chez ma fille à New York.

— Mais ça suffit pour moi. Parlez-moi de vous, ma chère Élizabeth.

Ils discutèrent encore une heure avant de décider de se retirer pour la nuit. La section d'Élizabeth avait une couchette supérieure et une inférieure avec un rideau d'intimité. Heureusement, elle avait la section pour elle seule et n'avait pas prévu de faire les acrobaties nécessaires pour grimper dans le lit supérieur. Au lieu de cela, elle a retiré le coussin des sièges face à face et les a convertis en un petit lit du bas. Elle s'installa pour la nuit et s'endormit rapidement, le mouvement du train plus apaisant qu'elle ne l'avait imaginé.

Le lendemain, elle s'est levée tôt et a relevé le défi de s'habiller et de se préparer dans un espace aussi confiné. Elle sourit alors que les images d'un couple de voyageurs assigné à une couchette supérieure essayant de faire le même chose lui traversaient l'esprit.

Elle eut le temps de manger un morceau dans le wagon-café avant d'arriver à la gare de New York. Le débarquement à la gare de New York a été mouvementé, les passagers et les bagages partant dans tous les sens. Le terminal était un grand bâtiment et des trains de tous les coins du pays fusionnaient dans ce hub de correspondance. La voilà donc ravie de se dégourdir les jambes quelques minutes, ramassa des cartes postales au retour. Son prochain train devait partir à 10 heures et arriver à Philadelphie à 13 heures.

Une annonce a été faite sur le quai que le train pour Philadelphie était retardé en raison d'une panne, et le nouveau départ prévu serait midi avec une arrivée à 15 heures. De l'avis d'Élizabeth, ce n'était pas une mauvaise chose, car cela lui donnerait plus de temps pour élaborer un plan. Mais, bien sûr, bon nombre de ses actions seraient déterminées par le mouvement de Smith à son arrivée. Donc, c'était un jeu d'attente pour l'instant.

Elle est allée prendre un café au snack-bar et a écrit des cartes postales à quelques amies pour passer le temps, disant à quel point ces vacances étaient merveilleuses. Sans aucun doute, elles se demanderaient ce qui avait provoqué cette escapade soudaine, mais en ce moment, assise seule à New York, elle avait besoin de la connexion que l'écriture fournissait.

Les trains amenaient le courrier deux fois par jour et elles recevraient les cartes postales avant son retour. Elle a écrit une longue lettre à Peter, sachant qu'il pourrait être le seul à comprendre ce qui se passait ici. Elle était inquiète, se demandant dans quoi elle s'embarquait. Une femme d'âge moyen, une femme au foyer qui est passée d'ouvrir des enveloppes à la

vapeur pour des petites enquêtes de fraude à Cornwall à une intrigue internationale bien au-dessus de son niveau de rémunération. En fin de compte, elle avait plus peur de ce que ses filles lui feraient si jamais elles le découvraient.

Un peu avant midi, elle se retrouva de nouveau sur le quai de la gare. Il y avait plus de monde, et il lui fallut quelques minutes pour repérer Joséphine Smith. Cette fois, elle monta dans la même voiture, en permettant à Joséphine d'entrer en premier. La disposition était différente pour ce trajet plus court, avec une allée centrale, des sièges à double face d'un côté et des sièges simples de l'autre côté. Élizabeth était assise à quelques sièges de Smith, l'observant discrètement.

Joséphine Smith était une belle femme qui aurait été qualifiée de magnifique dans sa jeunesse. Elle avait un air théâtral, comme si chaque porte était une entrée de scène, une occasion de trouver la meilleure lumière pour son profil. Élizabeth l'avait remarqué dans sa posture physique, mais aussi dans ses interactions avec les autres. Elle avait observé Joséphine parler avec d'autres passagers et employés des chemins de fer, hommes et femmes, et son comportement était différent à chaque fois. Il semblait qu'elle évaluait rapidement les gens et qu'elle cajolait, louait ou même dominait, tout ce qui était nécessaire à obtenir la haute main. Elle avait négocié ces compétences pour obtenir un siège près de la fenêtre alors qu'aucun ne lui était initialement attribué ou même facilement disponible.

Élizabeth s'est installée pour lire *La vie débute à quarante ans*, un nouveau livre de Pitkin, surnommé un livre de développement personnel. Elle était curieuse, étant donné qu'elle avait déjà cinquante ans, se demandant à quoi elle pouvait s'attendre. Après deux heures de ce que l'auteur considérerait sans aucun doute comme une croissance personnelle, elle suivit Smith jusqu'à la voiture-restaurant. Elle savait qu'elle ne devait pas attirer l'attention, mais elle était tombée sur le nom de Joséphine Smith il y a une trentaine d'années, et maintenant elle était là en personne. C'était trop pour résister.

— Excusez-moi, cela vous dérangerait-il si je m'asseyais avec vous ? La voiture-restaurant est très occupée, a demandé Élizabeth.

— Pas du tout, a déclaré Smith en se présentant.

— Merci beaucoup ; je suis Élizabeth Grant. J'ai remarqué que vous avez également commencé votre voyage à partir de Cornwall.

— Oui, je suis en route pour Philadelphie pour affaires, a déclaré Smith.

— Quelle coïncidence, moi aussi, a déclaré Élisabeth.

— Je dois m'occuper de régler certaines choses avec les affaires de feu mon mari.

La conversation restante fut légère et le déjeuner fut rapidement terminé. Élisabeth retourna à sa place, ne voulant pas attirer davantage l'attention sur elle. Au lieu de cela, elle a lu un peu plus et a fermé les yeux pendant une partie du voyage.

Lorsque le portier annonça leur destination, Élisabeth rassembla ses affaires et garda un œil sur Smith. Elle n'avait pas planifié chaque détail de ce voyage, alors son esprit s'empressait de savoir quoi faire ensuite. Finalement, Smith a hélé un taxi et a dit :

— Hôtel Morris House, s'il vous plaît.

Elisabeth la suivit.

Chapitre 13

L' Hôtel Morris House se trouvait dans le centre-ville, un charmant bâtiment en briques de trois étages d'architecture américaine ancienne construit en 1787. Élizabeth n'entra pas immédiatement, mais donna à Smith le temps de s'enregistrer. Si elle la reconnaissait, restant dans le même hôtel, les coïncidences ne pouvait être poussé jusque-là. L'entrée principale se faisait par une cour privée fermée par une clôture en fer forgé noir. La réception était à côté d'une petite salle à manger donnant sur le jardin intérieur. Les murs avaient des insertions d'étagère avec une large sélection de matériel de lecture. Malheureusement, Élizabeth ne pourrait pas profiter de l'espace ouvertement de peur de croiser Smith. Élizabeth réserva une chambre pour une nuit.

— J'ai une amie qui devrait arriver bientôt, ou peut-être qu'elle est déjà là, a demandé Élizabeth à l'agent de la réception.

— Miss Joséphine Smith, savez-vous dans quelle chambre elle se trouve ?

— Je ne peux pas vous dire son numéro de chambre, raison de sécurité, vous comprenez, a déclaré l'employé, mais il a regardé le porte-clés.

— Mais je peux vous dire qu'elle s'est enregistrée ; voulez-vous que je l'appelle ?

— Non, ça ira. Je vais d'abord aller me rafraîchir, dit Élizabeth. Elle remarqua que la seule clé manquante dans la direction qu'il regardait était celle de la chambre 315. Elle était un étage en dessous ; c'était parfait.

Tôt le lendemain, Élizabeth monta au troisième étage et se dirigea vers le couloir. Elle ne croyait pas que Joséphine était déjà partie pour la journée, alors elle a attendu. Finalement, la porte du 315 s'ouvrit et Élizabeth se faufila dans le placard à balais à côté des escaliers. Alors que Smith descendait, elle sortit de sa cachette et descendit le couloir. La bonne avait commencé son service quotidien avec la chambre nouvellement libérée. Élizabeth a sauté sur l'occasion.

— Excusez-moi, mais il y a une dame à côté des escaliers, elle semble avoir un malaise ou être en détresse. Pourriez-vous jeter un coup d’œil ? demanda Élisabeth en feignant un sentiment d’urgence.

— Oui, madame, laissez-moi voir ce que je peux faire, répondit la bonne.

Une fois la bonne hors de vue, Élisabeth entra dans la pièce et regarda autour d’elle. Elle a remarqué des papiers et des lettres dans la corbeille à papier. Elle jeta le contenu dans son sac et cacha les plus gros morceaux sous son chemisier. Puis, elle regagna rapidement les escaliers.

— Il n’y a personne là-bas, madame, dit la bonne.

— Oh, eh bien, peut-être qu’elle a réussi à descendre. Merci de votre sollicitude.

Élisabeth descendit dans sa chambre et tria les papiers qu’elle avait ramassés. Elle avait un brouillon d’une lettre à la succursale locale de la compagnie de courrier et d’entreposage United States Express ici en ville et un vieux connaissance froissé adressé à une Mme John Hoss de Philadelphia. La lettre demandait que les boîtes soient renvoyées à Cornwall. Elle n’avait pas de temps à perdre et aura besoin de trouver cette boîte avec, espérons-le, un livre rare à l’intérieur avant que Smith ne sorte dans le même but. Elle enfila son manteau, mis son chapeau et attrapa sa valise, pensa instinctivement à ce qu’elle devait faire ensuite. Elle a griffonné une note sur un morceau de papier et a utilisé une enveloppe d’hôtel pour le sceller.

Elle s’arrêta à la réception.

— Voudriez-vous donner ce message à mon amie, Mlle Smith, dans la chambre 315, s’il vous plaît ? demanda Élisabeth.

La note non signée disait :

Rejoignez-moi ici à la réception à 10 h 30 aujourd’hui.

Cela lui donnerait suffisamment d’avance avant que Smith ne réalise que personne ne venait. Elle héla un taxi qui la conduirait à la compagnie United States Express au terminal de Reading, à une courte distance. Le complexe était immense et il fallut quelques minutes à Élisabeth pour enfin trouver le bureau de la société d’entreposage.

— Oui, madame, comment puis-je vous aider ? demanda l’employé derrière le bureau.

— Je suis ici pour récupérer une boîte. J’ai un connaissance ici.

Puisqu'il n'y avait pas de Mme Hoss à Philadelphie, Élizabeth pensa qu'elle pourrait s'en tirer avec une histoire quelconque.

— Oh, c'est un très vieux morceau de papier. Auriez-vous une autre pièce d'identité ? demanda-t-il.

Élizabeth avec sa meilleure imitation de Greta Garbo, au bord des larmes, expliqua :

— Je n'ai rien avec moi, et ce sont des objets qui appartenaient à mon cher mari décédé. Pouvez-vous m'aider ?

— Je vois ici qu'il y a deux boîtes, une plus petite et une boîte bien plus grande ; il y a aussi un montant dû avant que je puisse libérer quoi que ce soit, déclara maladroitement le commis.

— Le montant est de 8,51 \$; ces boîtes sont là depuis un moment. Je vois que nous avons essayé de vous contacter, mais en vain.

Élizabeth décida de prendre une chance, il n'y avait aucun moyen qu'elle puisse gérer une grande boîte, et elle espérait que le livre serait dans le plus petit des deux.

— Je ne peux payer qu'une partie du montant et je n'ai pas grand-chose sur moi. Puis-je prendre une seule boîte ? La plus petite ? Je pourrais payer 7,51 \$, laisser l'autre boîte de bonne foi et payer le reste quand je reviendrai la chercher ?

— Oui, je pense que nous pourrions conclure un tel arrangement, a-t-il déclaré en revenant récupérer la boîte.

Élizabeth prit la petite boîte et se dirigea vers les toilettes publiques les plus proches. Elle ouvrit rapidement la boîte, et voilà ! Un petit livre en mauvais état se trouvait sous une pile de vêtements féminins. Élizabeth plaça le livre dans son sac à main, ferma la boîte et retourna à la société d'entreposage.

— Excuse-moi. Je pensais, après tout, que je préférerais revenir et prendre les deux boîtes.

— Donc, je vous rendrai celle-ci et je reviendrai plus tard dans la journée pour les deux.

— Ça vous convient ? demanda Élizabeth.

L'employé eut l'air légèrement agacé, et Élizabeth n'attendit pas pour en discuter davantage. Au lieu de cela, elle est sortie du bureau, sauta dans un taxi qui attendait et elle dit :

— Gare de la 30e rue, s'il vous plaît.

De la gare, elle appela l'hôtel ; elle avait tout payé à l'avance et les avait informés qu'elle partait. Elizabeth cherchait le premier train possible partant de Philadelphie pour se rendre à New York. Elle jugea préférable d'attendre le train du soir pour Cornwall dans la relative sécurité de la plus grande gare de New York. Sa principale crainte était que Joséphine Smith découvre sa tromperie et la rattrape. Elle pensa avoir une avance d'au moins deux heures. Elle s'attendait à ce que Smith soit rapide tout figurer, compte tenu de son histoire.

Elizabeth était relativement certaine qu'elle n'avait pas encore été suivie jusqu'à New York et est arrivée en fin d'après-midi avec une réservation sur le train de nuit pour Cornwall, partant à 19 h 20 et arrivant à la maison à 8 h 25 le lendemain. Encore une fois, elle avait sa section et s'est installée tôt. Elle avait toujours le livre dans son sac et n'avait pas osé le sortir. Dans sa section privée, elle se sentait maintenant très curieuse de l'objet de tant de désirs, de fraudes et de ruses.

Elle sortit le livre de son sac très délicatement, comme si elle craignait qu'il ne tombe en poussière à force d'être manipulé. C'était un petit livre de 138 feuilles seulement, relié en cuir sur ces planches de bois comme parlait le libraire Hope. Il y avait quelques décorations imprimées dans le cuir sur le devant et le dos. La date —1548 était imprimée au bas du panneau avant.

Sur la page de garde à l'intérieur, les mots étaient griffonnés de façon imprécise comme si l'écriture avait été précipitée. Drew avait dit que l'écriture mentionnait un Père Conificus, mais elle n'en était pas certaine. Le papier semblait plus solide que ce qu'elle avait imaginé pour un livre aussi vieux. Les mots écrits qu'elle ne pouvait pas comprendre ou identifier. Tel qu'il se tenait là entre ses mains, c'était un livre plutôt banal sinon pour son âge. Elle l'enveloppa à nouveau et le plaça soigneusement dans son sac. Elle tourna et se retourna toute la nuit, anxieuse de voir ce que demain apporterait.

Chapitre 14

De retour à Cornwall, après un autre long voyage en train, Élizabeth était épuisée. C'était une combinaison de fatigue physique et de stress mental excessif. Elle n'avait jamais été aussi contente de voir son petit appartement et Dusty allongé sur son lit. Elle appela Edward.

— J'ai le livre, dit-elle.

— L'aventure a dû m'enlever dix ans de vie !

Elle expliqua ce qui s'était passé, et Edward sembla impressionné par son ingéniosité. Il lui a dit que quelqu'un viendrait chercher le livre dans les prochains jours.

— J'ai besoin de voir le plan de match maintenant. Comme je l'ai dit, nous voulons que la transaction avec les Fénians ait lieu ici, nous devons donc régler cela. Merci encore d'avoir fait ça.

— Je prends quelques jours pour me reposer, relaxer et écouter la radio. Ensuite, j'ai hâte au dîner que j'ai de planifier. Je ne pense pas être faite pour le jeu d'espionnage autant que je le pensais, a ri Élizabeth.



Élizabeth attendait avec impatience le dîner de collecte de fonds du Kinsmen Club ce soir-là. Sa devise 'on verra où ça ira' l'a fait se sentir bien d'avoir accepté l'invitation de Harry Warner. Cela faisait un moment depuis son dernier dîner, alors elle a porté une attention particulière à sa tenue. Heureusement pour elle, sa taille n'avait pas beaucoup fluctué depuis son départ d'Ottawa, elle pouvait donc mettre à une robe de soirée qui n'était pas nouvelle pour elle, mais qui serait pour les compagnons de dîner, au moins.

Elle se rendit compte qu'elle avait oublié son portefeuille dans le bureau et monta le chercher lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. En se retournant, elle fut surprise et effrayée de voir Joséphine Smith debout dans l'embrasement de la porte.

—Eh bien, bonjour, Madame Grant, a déclaré Joséphine.

— Ou, plus exactement, ma compagne de train de Cornwall à Philadelphie !

— Où est mon livre ?

— Comment m’avez-vous trouvé ? demanda Élisabeth.

— Je me suis rendu à la compagnie d’entreposage pour découvrir que quelqu’un d’autre avait déjà regardé la boîte. C’était assez facile avec la description de l’employé de la compagnie de faire les liens, a répondu Joséphine.

— Vous m’aviez dit que vous étiez de Cornwall, quelques questions en ville, et nous voilà. Un mot au sage, si vous allez jouer le détective, n’utilisez pas votre vrai nom.

Joséphine a sorti un petit pistolet de son sac et a dit :

— Où est mon livre ?

— Eh bien, en route pour Ottawa maintenant, en direction du ministère de la Justice, en fait, a déclaré Élisabeth.

— Espèce de salope ! Savez-vous ce que vaudra ma vie si je ne la donne pas aux Féliens ? cria Joséphine.

— Et vous ne pouvez pas le rendre à Drew, et la GRC est au courant de vos intrigues ; vous avez trompé tout le monde, déclara Élisabeth.

— Cela allait être un travail facile, voler un livre volé, une fois que j’en ai réalisé la valeur, mais l’idiot de Drew ne voulait tout simplement pas lâcher prise, a déclaré Joséphine.

— Vous savez pourquoi je l’ai fait, bien sûr ; c’est l’argent. Vendre le livre me mettrait en danger, mais au moins l’argent des Irlandais, je pourrais le prendre.

— À ce stade de ma vie, vivre d’une valise, la sœur célibataire, passer de parent en parent, l’argent signifierait mon indépendance, vous comprenez.

— Oui, mais quand les Féliens convertiront le livre en argent, cela pourrait faire dommages à d’autres, beaucoup plus de gens, j’en ai peur, a déclaré Élisabeth.

Son esprit s’emballait, essayant de comprendre ce qu’elle pourrait faire ou dire ensuite. Ironiquement, la seule chose à laquelle elle pensait était comment le fusil était petit !

— Tournez-vous, dit Joséphine.

Élizabeth se tourna vers la fenêtre, espérant que quelqu'un verrait sa silhouette depuis la rue et l'aiderait. Elle a entendu la déclick du pistolet mais il ne fonctionna pas. C'était son dernier espoir avant qu'elle ne ressente une vive douleur sur le côté de la tête. Joséphine l'avait frappée avec un des serre-livres du bureau. Les genoux d'Élizabeth cédèrent alors qu'elle tombait au sol.

Joséphine savait qu'elle n'avait pas bien joué le jeu. Elle avait besoin d'une issue. Alors, elle a déplacé la corbeille sous les rideaux et a mis le feu au contenu. Si Élizabeth avait menti et que le livre était toujours dans ce bureau, au moins personne d'autre ne l'obtiendrait. Joséphine est sortie en courant du bureau.



— Harry, arrête de regarder ta montre ; on dirait qu'elle ne viendra pas, a déclaré Bob, le meilleur mécanicien de Warner.

— Nous verrons, répondit Harry.

Il chercha Peter Darvis, qu'il avait vu entrer plus tôt. Il était assis avec un groupe de l'école de commerce et il l'a appelé.

— Salut Peter, as-tu eu des nouvelles de ta tante Élizabeth ? demanda Harry.

— Je l'ai invitée au dîner et elle m'a dit qu'elle me retrouverait ici, mais elle ne s'est pas encore présentée. Bien sûr, elle aurait peut-être changé d'idée, mais je ne pensais pas qu'elle le ferait sans m'avertir.

— Ça ne lui ressemblerais pas de vous laisser tomber à la dernière minute, monsieur Warner.

— Elle tient très bien sa parole, a déclaré Peter.

— Je me demande si quelque chose ne va pas. Cette affaire sur laquelle nous travaillons est très tendue maintenant, peut-être....

— OK, allons aller voir au bureau. Cela ne prendra pas de temps, a déclaré Harry.

Harry et Peter sortirent de l'hôtel Cornwallis et tournèrent vers le sud sur la rue Pitt. La lumière du jour déclinait, mais Peter remarqua une femme qui sortait du bâtiment et marchait rapidement vers le bout de la rue et le canal.

— Voyez, ce n'est pas tante Liz, mais cette dame semble pressée de sortir, a déclaré Peter.

Ils accélérèrent tous les deux le rythme, et Harry dit :

— Regarde, la fenêtre du bureau, il y a une lumière, un scintillement, comme un feu. Je vais monter, et tu cours après cette femme.

Harry accourut, deux pas à la fois, et poussa la porte du bureau, Élizabeth était allongée par terre à côté du bureau, et l'endroit se remplissait de fumée. Il a arraché le rideau du rail et l'a utilisé pour étouffer le feu dans la corbeille à papier. Il tendit la main vers Élizabeth, et elle commença à bouger, gémissant et toussant. Il l'aida à se relever et elle se concentra sur lui, touchant la bosse sur sa tête.

— Est-ce que vous allez bien ? demanda Harry.

— Sortons d'ici à l'air frais.

— Nous devons appeler la police, Harry, et leur dire d'appeler Ottawa, la GRC.

— Ils sauront de quoi il s'agit, a déclaré Élizabeth.

Dehors, elle prit une profonde inspiration et s'appuya contre le mur. Peter est arrivé en courant.

— Je n'ai pas pu la rattraper ; elle m'a tiré dessus, a-t-il dit.

Quand elle s'est retournée et que j'ai vu le pistolet, j'ai sauté dans l'embrasure d'une porte et elle a continué à avancer vers le canal. Comment allez-vous ?

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je suis heureuse de vous voir, a déclaré Élizabeth.

— J'ai mal à la tête et j'ai besoin d'un verre ! Comment avez-vous su que quelque chose n'allait pas ?

— Vous n'êtes pas venu dîner. J'ai fait le pari que vous ne me laisseriez pas tomber, alors j'ai demandé à Peter, et nous avons décidé de venir voir, a déclaré Harry.

— Je suis content que vous l'ayez fait ; je suis content que vous l'ayez fait.

Certains des travailleurs du canal avaient remarqué l'agitation, entendu le coup de feu et appelé la police. Élizabeth les a informés de ce qui s'était passé et ils lui ont recommandé de consulter un médecin.

— Je vous emmène à l'hôpital. Puis-je avoir vos clés de voiture ? demanda Harry.

Avant de partir, elle a entendu l'officier McDonnell rapporter à son supérieur que l'équipage du canal avait vu quelqu'un sauter et qu'il la "repêchait" maintenant.

Harry emmena Élizabeth à l'hôpital Hôtel-Dieu de la rue Water. Il s'est assis avec elle pendant qu'elle attendait d'être vue par un médecin. Il se rendit compte qu'elle commençait maintenant à saisir le danger, et le silence était pesant.

— Je n'avais pas réalisé quand je t'ai donné le chaton plein de suie que vous finiriez par avoir tant en commun, a déclaré Harry.

Élizabeth ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, et grâce à vous, nous profitons tous les deux de notre seconde vie. Je suis désolé que vous ayez raté votre dîner.

— C'est parfait ; il y aura d'autres dîners, espérait-il.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Élizabeth est sortie de l'hôpital avec un certificat de bonne santé, une ordonnance pour des comprimés contre les maux de tête et du repos. Un Edward Rushton inquiet avait laissé des messages à l'hôpital et avait essayé de contacter Peter ; il a été soulagé lorsqu'il l'a finalement rejoint.

— Je suis content que tu ailles bien, dit Edward.

— Nous avons fait venir Drew et Lawson. Lawson ne voulait pas avoir d'ennuis plus qu'il n'en avait déjà, alors il nous a dit tout ce qu'il savait. Pareil pour Drew. Quant à Smith, une directive est venue de certains supérieurs pour arrêter l'interrogation. Les ordres venaient du gouvernement britannique, du 10 Downing Street, rien de moins.

— Étrange, sais-tu pourquoi ? demanda Élisabeth.

— Les rumeurs sont, et tu as déjà travaillé au gouvernement, donc tu sais qu'il faut généralement y croire, que les Britanniques veulent lui parler, quelque chose qu'elle pourrait savoir, un espion dans les rangs, peut-être. Je ne sais pas comment cela se rapporte au livre, mais ce n'est plus de notre ressort maintenant.

— J'ai dit à Smith que le livre était en route pour Ottawa, mais bien sûr, tu sais que je l'ai toujours, a déclaré Élisabeth.

— Il y a quelque chose à ce sujet ; je voudrais le faire vérifier. Peux-tu me rencontrer chez *James Hope & Sons* sur la rue Sparks, disons à 14 heures ?

— Bien sûr, je vais amener un agent de la GRC avec moi. Je ne prends aucun risque. On se voit là-bas.



Élizabeth s'est rendue à Ottawa en un bon temps. Elle était maintenant assise dans un café surplombant la librairie, attendant qu'Edward se montre. Elle faisait de son mieux pour paraître et, plus important encore, se sentir très décontractée à propos de tout ce processus, mais gardait un œil attentif

et les deux mains sur son sac. Elle a bondi et s'est dirigée vers eux à première vue.

— Salut, Élisabeth ; je ne pense que tu as déjà rencontré l'inspecteur Frank Santini. Il était à l'hôpital ; il a ramené Smith, Edward présente l'officier.

Santini hocha la tête, mais ne parla pas. Il était grand, mince et portait des lunettes sur un visage qui disait très peut, comme si les expressions provenaient d'un compte dans lequel il n'avait pas de fonds. Élisabeth pouvait imaginer sa deuxième carrière en tant que joueur de poker à succès.

John Hope les vit immédiatement, enfilant une paire de gants de cotons blancs avant de manipuler le livre.

— Cela est si excitant. Vous comprenez qu'on n'a pas une telle opportunité tous les jours.

Il inspecta minutieusement le livre et secoua la tête.

— C'est une belle pièce, mais pas ce que votre M. Drew a affirmé. Il est écrit en écossais moyen, mais ce n'est pas un livre de prières. Ce n'est pas le bon style pour ça.

— Laissez-moi voir ; nous recevons des avis de bibliothèques et de libraires du monde entier avec une liste de livres volés ou manquants. L'objectif est d'arrêter la vente de ces livres. J'ai quelque chose ici pour la Bibliothèque d'Écosse.

Il a poursuivi :

— *The Complaynt of Scotland* est répertorié comme manquant dans leur collection. L'auteur est anonyme... on pensait initialement qu'il avait été imprimé en Écosse, mais il a été récemment confirmé qu'il était imprimé en France.

— Le livre faisait partie d'une guerre des mots entre l'Écosse et l'Angleterre, de la propagande, vraiment. Il était dédié à Mary de Guise, et non à Mary Reine d'Écosse.

— Combien, pensez-vous ? demanda Élisabeth.

— Ce serait précieux pour la bibliothèque qui en est propriétaire, vous comprenez, mais pour n'importe qui d'autre, environ 1 000 \$, si cela, a répondu Peter.

— Alors, je ne comprends pas tout le drame ; pourquoi les Fénians sont-ils si intéressés à récupérer ce livre ? demanda Edouard.

— Il a été volé trois fois ! D'abord, amener dans le pays par un citoyen britannique, puis Drew le vol ; Smith fait de même et l'envoie aux États-

Unis pour ce que nous pensons être une vente rentable.

— Il semble que les Féniciens ou leurs sympathisants soient prêts à tuer pour cela, et il y a des pressions de la part des Britanniques.

— Il nous manque quelque chose, dit Élisabeth.

Hope jeta un autre coup d’œil à la page de garde.

— Vous voyez ce nom ici ?

— Oui, Père Conificus, suggéra Élisabeth.

— Eh bien, l’écriture n’est pas originale pour le livre, a déclaré Hope en examinant l’entrée avec une loupe.

— C’est une erreur d’écriture courante ; la forme des lettres n’est pas toujours très claire, surtout lorsque l’écriture est faible. Je peux le nom comme étant le père Cornelius.

Il a montré à Élisabeth :

— Voyez comment le *r* et le *n* se rejoignent, et l’extension en dessous du *l* est très courte, le premier trait du *u* est courbé, non, je pense qu’il dit, *Père Cornelius*.

— Alors, qui pour l’amour de Dieux est le père Cornelius ? demanda Santini, qui était resté dos à la porte.

— Le vénérable John Cornelius, prêtre catholique romain d’une famille irlandaise, Élisabeth a surpris tout le monde, y compris elle-même, avec l’identification.

Ils l’ont tous regardée.

— L’éducation catholique, a-t-elle dit.

— Oui, mais son vrai nom était John Connor O’Mahony. Mais bon, je vends des bibles et des livres religieux ! Hope souri.

— Qui est notre haut-commissaire au commerce pour l’Irlande ? demanda Edouard.

— Clarence Mahony !

— Clarence **O**rville **M**ahony, a ajouté Santini.

— Et le père Cornelius est né à Cornwall, en Angleterre, et Clarence Mahony est né à Cornwall, en Ontario. Il est passé de la vie politique à une promotion en tant que haut-commissaire ! dit Elisabeth.

— C’est notre homme, un Canadien utilisé à la fois par les Britanniques et les Irlandais ! Allons raconter des histoires, dit Edward.

Ils ont remercié John Hope. Santini prit le livre et sortit.

— Je vous tiendrai au courant de la suite, Élisabeth.

— Nous aimerions toujours mettre le Clan hors de combat au Canada ; c'est une histoire emmêlée, a déclaré Edward.

De manière plus inattendue, Santini a souri et a dit :

— Donnez une augmentation à cette femme !

Élizabeth retourna à Cornwall pour attendre des nouvelles et voir ce que le Département ferait des informations qu'ils venaient de découvrir. Ils n'étaient toujours pas près de mettre la main sur les contacts de Joséphine.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Élizabeth n'a pas participé à toutes les négociations entre les représentants du gouvernement, la police et Joséphine Smith. Pourtant, il a été convenu que Smith organiserait une réunion pour attraper les Féniens du côté canadien.

Le livre était toujours en circulation, et les Féniens n'étaient pas plus au courant de ce que la police et le gouvernement savaient. Joséphine devait offrir le livre à son contact et convenir d'un rendez-vous pour lui remettre le livre en échange de ses honoraires d'intermédiaire. En raison de l'incapacité de conclure l'accord à Philadelphie comme initialement prévu, elle avait perdu son influence dans les négociations et avait subi une perte substantielle par rapport au montant initialement promis que le clan lui avait offert, 1 000 \$, pas mal étant donné que l'ouvrier d'usine moyen recevait trente cents de l'heure. Bien sûr, elle a feint l'indignation, mais a accepté, comme le lui a dit Santini.

— Il n'y a aucun moyen que je laisse Smith faire cette transaction ; on ne peut pas lui faire confiance, a déclaré Santini.

— Et Mme Grant ? Accepterait-elle de finir le travail ? Qu'en dites-vous, Rushton ? Ensuite, nous pouvons mettre en place une transaction à Cornwall.

— Cela pourrait assurer aux Féniens que c'est légitime, une petite ville, un accès facile, a déclaré Rushton.

— Je ne la blâmerais pas si elle ne voulait plus rien avoir à faire avec nous, cependant.

Rushton appela Élizabeth et lui parla de leur plan et lui demanda si elle voulait les aider à nouveau.

Sans hésitation, Élizabeth a accepté. Elle voulait que l'affaire soit close une fois pour toutes.

Une fois de plus, Rushton et Santini se sont rendus à Cornwall. Un peu après 18 heures, Santini déploya une carte du bord de l'eau sur le bureau d'Élizabeth.

— L'échange aura lieu dans le parc des moulins Stormont, juste au moment où vous traversez le pont de la rue Augustus ici, sur leur propriété. C'est un pont tournant, et nous nous sommes assurés qu'il resterait ouvert à la circulation.

Rushton a poursuivi :

— Il y a deux petits bâtiments de ce côté, une guérite pour l'exploitation du pont et un hangar. Nous avons déjà placé des policiers dans les deux cet après-midi. Nous croyons que les Fénians entreront ou partiront par l'eau. Ce choix d'emplacement signale qu'il est situé sur les eaux ouvertes facilitant l'accès.

— Où serai-je ? demanda Peter.

— Nulle part près, Peter ; tu es un civil, a déclaré Rushton.

— Absolument pas ! J'y vais. Je suis détective, c'est ma tante et on m'a déjà tiré dessus, donc il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas là, d'ailleurs je connais le quartier même dans le noir, a insisté Peter.

Choisissant ses batailles, Rushton a accepté un compromis, Peter restant du côté du canal en tant que passant. Il pourrait signaler une intrusion de ce côté.

— Toi, Élisabeth, prendra un sac contenant une réplique du livre au cas où ils voudraient le voir avant de te donner l'argent. Peu importe ce qui se passe après cela, retourne voir Peter. Santini et moi serons hors de vue tout près.

— Le contact n'a-t-il jamais rencontré Joséphine Smith ? elle demanda.

— Est-ce qu'ils la reconnaîtraient ?

— À peu près du même âge, nous pouvons couvrir les différentes corpulences avec un manteau plus large, et elle a dit qu'elle porterait un chapeau avec une plume dedans. La lumière sera tamisée ; vous devriez passer, a déclaré Santini.

Élisabeth ne savait pas si elle devait être flattée ou insultée d'être considérée comme un remplaçant générique, mais elle avait rencontré et parlé avec Joséphine, afin qu'elle puisse au moins imiter son ton.

À 18 h 20, Santini a déclaré :

— En place tout le monde, levé du rideau dans dix minutes, commençons ce spectacle.

Personne ne put ignorer que l'inspecteur Santini était un amateur de théâtre !

Élizabeth quitta son bureau et traversa la rue jusqu'aux boutiques bordant la rue Pitt. À ce moment-là, elle s'est demandé où elle était quand ils ont donné le cours — Jugement raisonnable 101. Elle a manifestement raté ce cours ; sinon, elle serait à la maison en train de tricoter des chaussettes et de lire des romans d'amour victoriens. Mais non, elle se rendait à une réunion secrète avec un rebelle politique.

En passant devant les hauts murs de pierre qui entouraient l'ancienne cour de la prison, elle ne put s'empêcher de se remémorer l'histoire de Mary. Les Féniciens emprisonnés ici même qui s'étaient évadés en 1866, une continuité dans le fil de l'histoire. Au palais de justice, elle a tourné à droite sur la rue Water. Le pont enjambant le canal était au pied de la rue Augustus. Elle remonta son col et traversa, remarquant un homme qui s'approchait d'elle depuis le bord de l'eau.

Alors qu'elle posait le pied sur le pont, un homme la rattrapa par la gauche.

— Donnez-moi le sac, madame, il fit signe de le saisir alors qu'elle le serait plus fort. Elle savait que quelle chose n'allait pas parce que du coin de l'œil, elle pouvait voir l'homme de l'autre côté du pont courir vers eux.

— Lâchez-la, espèce *d'enfoiré britannique*, a-t-il crié dans un accent irlandais.

Tout s'envenimait, fusils au poing. Élizabeth laissa tomber le sac et couru vers Peter lorsque la porte du poste de garde s'ouvrit, et les gendarmes ont essayé de donner un sens à ce qui se passait. Un petit groupe a couru vers le bord de l'eau pour attraper ceux qui essayaient de monter dans les bateaux en attente.

Élizabeth et Peter se tenaient au milieu de la rue pendant que Santini et Edward couraient vers la scène. Les gendarmes rassemblaient ceux qui restaient et nettoyaient la scène.

— Tout est fini, dit Edward.

— On a perdu un homme, un coup feu dans la croisé, eux aussi, mais on a le reste.

— Confrontation comme dans un film western Mme Grant, s'est exclamé Santini.

— Nous ne savions pas que quelqu'un d'autre viendrait à cette fête, et je m'en excuse. Mais étant donné que tout le monde espionne tout le monde, agents et agents doubles, je ne suis pas surpris. Ce plan a coulé comme une passoire.

Élizabeth a promis d'appeler Edward dans un jour ou deux, et Peter l'a ramenée à la maison.

— Un café, tante Liz ?

Élizabeth a refusé, mais a opté pour un Scotch sur glace, une grande quantité dans un petit verre.

— Tante Liz, promets-moi que c'est fini. J'ai les nerfs à vif et je n'ai même pas encore vingt ans !

— Je t'entends. Cela ne fait rien de bon non plus pour mes cheveux gris. Je pense que nous avons vu la fin de cette affaire.

Élizabeth a dit à Peter de prendre quelques jours de congé et l'a renvoyé chez lui.

Chapitre 17

Secret Intelligence Service Section 6, 54 Broadway, Londres
Angleterre

Joséphine Smith avait été escortée, gracieusement du gouvernement britannique, d'Ottawa jusqu'à la porte du colonel Alan Stanfrey, un haut fonctionnaire des services secrets britanniques, la section internationale connue sous le nom de MI6. Elle devait sourire ; c'était un long chemin de Merrickville, en Ontario, au centre-ville de London, une longue route et tout un cheminement de vie.

Elle connaissait Alan, Sir Alan alors, un jeune diplomate fringant désireux de faire sa marque dans le service extérieur. Et sa marque il l'avait laissé, sur elle certainement, lors de leur première rencontre en 1903. Elle a craqué, l'aristocrate, les habits, l'accent charmant, mais elle a atterri durement quand il est passé à autre chose.

À l'époque, elle voyageait librement entre le Canada et les États-Unis pour voir sa famille. Un cousin lui avait parlé des Fénians. Elle est devenue une partie de leur cercle et a appris leurs réunions et leurs projets. Elle en avait fait un rapport, devenant informatrice auprès du ministère canadien de la Justice. Elle a rencontré Alan à Ottawa, et il s'est intéressé à elle, ou plutôt au potentiel de ses capacités à trouver des informations. Grâce à lui, elle s'est vu confier plus de travail. Sa beauté et son approche amicale étaient un moyen sûr d'obtenir des informations. Elle a été active bien après la Première Guerre mondiale puis avec parcimonie jusqu'à l'affaire Drew et le livre volé.

— Col. Stanfrey va vous voir maintenant, a déclaré un jeune lieutenant.

Et il était là, plus lourd, plus vieux, avec un sourire auquel elle ne fierait pas confiance pour tout l'argent du monde. Il était assis derrière un grand bureau en chêne, usé, lui et le bureau.

— Bonjour mon chéri ; je dois dire que c'est bon de te voir, a-t-il dit en souriant.

Il semble que j'ai dû te sortir du pétrin encore une fois de plus. Trop de questions de ton gouvernement pourraient ne pas être bon.

— Pas génial pour moi, mais certainement terrible pour toi, a-t-elle déclaré.

— Oh, allez, soit gentille maintenant. Toi et moi, nous venons de loin, protesta-t-il.

— Oui, nous remontons très loin, et j'étais juste là entre ta femme et ta maîtresse. Ça faisait beaucoup de monde dans ton lit si je me souviens bien.

— Dans une autre vie, nous aurions peut-être eu un avenir ensemble, a-t-il tenté à nouveau avec ce sourire !

— Dis-moi, dans quel film es-tu en ce moment ? demanda-t-elle.

— Il n'y a pas "d'autre vie", seulement celle-ci, à un moment où nous réorganisons tous les deux des chaises berçantes sur la véranda. Bien loin du temps où nous recherchions des amours éphémères.

— Mais je tenais à toi, tu sais, dit-il.

— Peut-être, à ta manière, mais tu m'as vite mis en gage auprès des Irlandais et des Américains. À l'époque, tu aurais loué ta propre mère pour faire avancer ta carrière. Roi et pays, je sais. Mais sais-tu où vont les vieux espions quand tout est dit et fait ?

— Tu te cherches une maison de retraite ? Il a demandé.

— Pourquoi devrais-je t'aider davantage ? Ton utilité pour nous est terminée.

— Voyons, depuis trente ans, je bois du champagne avec toutes les formes et toutes les tailles de diplomates et d'agents. J'ai écouté, mais qui sait si j'ai tout rapporté ou quoi d'autre j'ai découvert en cours de route ?

— J'aime écrire ; c'est une de mes passions, tenir des agendas, dresser des listes.

— Et comme j'étais moins occupé dans le métier ces dernières années, j'ai eu le temps d'écrire mes mémoires.

Le colonel Sir Alan Stanfrey a pris une teinte blanche inconfortable et a dit :

— Que veux-tu ?

— Un plan de retraite, un peu de revenu, un endroit sûr, peut-être un endroit chaud, une petite ville. Je pourrais passer mes dernières années à écrire des romans policiers.

— Mes mémoires sont en sécurité maintenant, mais n'importe quel journal pourrait en obtenir une copie si les choses ne vont pas dans le bon sens.

— Le livre est chez un ami ? demanda-t-il.

— Non, avec un ennemi respecté, ce qui devrait t'inquiéter jusqu'à ton dernier souffle.

— OK, je vais organiser un petit revenu, un déménagement, choisir un nouveau nom, a-t-il cédé.

— Tu conduis une négociation difficile.

— Tu m'as bien appris, mon amour.'



Élizabeth aimait l'automne, l'air frais, les couleurs et le reflet du soleil sur les eaux calmes du Saint-Laurent. Les événements récents lui avaient donné une plus grande appréciation du temps et des loisirs. Sa promenade quotidienne l'avait emmenée près du port, son endroit préféré. Elle ne pouvait jamais se lasser de regarder les navires et les remorqueurs vaquer à leurs occupations. Elle traversa le parc Central et trouva un courrier qui l'attendait lorsqu'elle retourna au bureau.

— Êtes-vous Mme Élizabeth Grant ? Il demanda.

— J'ai besoin d'une signature, s'il vous plaît.

Élizabeth signa et reçut une enveloppe relativement épaisse en échange. Elle alla à son bureau et était curieuse de voir ce que c'était. Elle ne savait pas que quelqu'un lui envoyait des fichiers de travail.

Il y avait une carte attachée à la page de couverture. Elle a lu :

Gardez ceci en sécurité pour moi ; je vous fais confiance pour savoir si et quand cela pourrait être nécessaire.

Joséphine Smith

Élizabeth regarda l'enveloppe, elle était envoyée de Saint-Lunaire, France, et l'expéditeur était JS Simmons. Elle remit le manuscrit dans l'enveloppe et le déposa dans son petit coffre-fort de bureau. Comme c'est étrange, mais cette affaire avait toujours été à propos d'un livre...

Conclusion

Mère, tu veux me dire quelque chose ? Par exemple, qui est Joséphine Smith, et qu'as-tu fait ? Dois-je te lire dans un exemplaire que j'édite pour le journal d'Ottawa ?

— Et il y a d'autres choses que notre journaliste m'a dit qui ne peut pas mentionner dans l'article... Et qui est vraiment Harry Warner, maman ? a relancé Muriel au téléphone.

Élizabeth se demanda quand cet enfant indiscipliné était devenu le parent.

Elle se souvient que *The Ottawa Journal* avait un journaliste à Cornwall et que la couverture était quotidienne.

— Oups, pensa Élizabeth.

— Bonjour Muriel, pourquoi ne viendrais-tu pas ce week-end, et on pourra parler de tes années de collège ? dit Elisabeth.

— Eh bien, tu n'es pas au collège toi, et je n'ai pas fait le mien à Philadelphie, alors que se passe-t-il ? dit Murielle.

— Attends que je le dise à Margie, tu auras de gros ennuis, mère.

— Alors, c'est réglé alors ; tu viens ce week-end ? Je dois partir maintenant ; je rencontre une amie.

— Tu ne vas rien me dire au téléphone, alors oui... compte sur moi tôt et tôt samedi ; à plus tard. Je t'aime.

Élizabeth a ajouté une bouteille de vin à sa liste de courses.



Son deuxième appel était d'Edward, qui demanda comment elle allait et s'excusa de l'avoir mise à nouveau dans cette situation de vie ou de mort.

— Tu n'abandonnes jamais ; extrêmement fier de toi, tu sais. Les Féniciens ne disaient pas grand-chose au début, mais une fois que nous leur avons dit que nous avions compris le message du livre, ils n'avaient pas le choix.

— Nous examinons l'implication britannique dans tout cela. Il y aura un effet domino, j'en suis sûr.

— J'ai demandé qu'ils enquêtent sur de la mort du touriste britannique qui a apporté le livre à la porte de Drew. Il semble qu'il ait été empoisonné, ressemblant à une crise cardiaque. Il savait ce qui allait arriver, mais ne savait pas où le livre atterrirait.

— Alors, il a écrit le nom de ce prêtre, sachant que les Féliens le comprendrait s'ils mettaient la main dessus.

— Le haut-commissaire au commerce d'Irlande, M. Mahony, a été rappelé et pourrait bientôt profiter d'une retraite discrète.

— Eh bien, te revoir était tout sauf ennuyeux, je dois l'admettre, dit Élisabeth.

— Il est temps pour nous tous de faire une pause. Tu sais que tu devrais revenir avec Julie pour faire une visite touristique bien ordinaire un de ces jours.

— Oui, absolument, nous avons parlé de petites vacances. Mais, tu sais, sur une note personnelle, une bonne chose est ressortie de tout ce travail. J'étais tellement absent et je travaillais tard que Julie s'est rendu compte que je lui manquais ; ça nous a fait du bien.

— Je suis tellement contente, Edward, tu mérites le meilleur, dit Élisabeth.

— Tu me préviens lorsque tu descends.



Élisabeth et Mary prenaient le thé au salon de thé de Fullerton, passant en revue les événements récents, et Élisabeth a poussé le journal *The Standard-Freeholder* sur la table.

— Voir page 3, colonne de gauche, *Ottawa retournes un livre rare à la bibliothèque nationale d'Écosse*, c'est une lecture intéressante, a déclaré Élisabeth.

— Ils l'ont remis dans leurs collections spéciales. Il y a aussi quelque chose à propos de l'agitation sur le bord de l'eau, à la page 8.

— Page 8, vraiment ? dit Mary.

— Je suis certaine que la GRC a fait des recommandations à la police locale à ce sujet, a expliqué Élisabeth.

— Comment as-tu tout compris ? se demande Mary.

— Avec l'aide d'Edward Rushton du ministère de la Justice, et certaines choses sur lesquelles j'avais travaillé dans le passé, j'ai juste fait des connexions, des sauts et des bonds, a déclaré Élizabeth.

— En fin de compte, une bonne éducation catholique a sauvé la situation !

— Joséphine Smith était une femme très intelligente et a utilisé beaucoup de créativité pour déplacer le livre. C'était difficile à suivre ; elle seule savait. Encore beaucoup de questions sans réponse à son sujet, cependant.

— Quel cas particulier, celui qui a mis ta vie en danger, cependant ; je suis tellement content que tu ailles bien. Mais cela étant dit, j'ai une nouvelle idée avec laquelle tu pourrais m'aider.

Mary a expliqué son idée d'une association artistique en ville. Élizabeth était enthousiasmée par le projet ; c'était quelque chose de nouveau à planifier.

— Je pense à peut-être deux expositions d'art et deux concerts par saison, a déclaré Mary.

— Je connais beaucoup d'artistes qui aimeraient partager leur travail, peut-être quelques courtes conférences, et nous pourrions impliquer les écoliers. Cela leur donnerait leur première exposition et ferait une impression durable.

Alors qu'Élizabeth hochait la tête, Harry Warner entra et s'arrêta à leur table.

— Bonjour, Mademoiselle Randolph, Madame Grant, ravi de vous voir, je vois que vous avez bien récupéré... encore une fois.

— Je viens chercher quelques choses pour la pause déjeuner des hommes au garage. La femme de Bob ne va pas bien, elle est malade. Je crois qu'il est un peu perdu et qu'il ne parvient pas à se faire un repas raisonnable.

— C'est très gentil de votre part, monsieur Warner, dit Mary.

— Miss Randolph, je me demandais si l'un de vos volontaires pourrait passer la voir et voir comment elle va ? demanda Harry.

— Certainement, maman la connaît. Elle fait partie du groupe de l'église, et nous irons la voir ; peut-être pouvons-nous l'aider.

— Merci, c'est très gentil de votre part. J'espère que ce n'est rien de grave.

— M. Warner, nous discutons d'une idée que j'ai pour des expositions d'art et des concerts de musique, une association d'art ici à Cornwall, a déclaré Mary.

— Est-ce que ce serait quelque chose qui vous intéresserait, disons, un quatuor à cordes ? Prendriez-vous des billets, hypothétiquement parlant, bien sûr ?

— Eh bien, ce serait intéressant. Certaines des choses disponibles dans les grandes villes, ici même à Cornwall, répondit Harry.

— Et, bien sûr, une soirée comme celle-là serait agréable à partager avec une amie.

— Je pourrais même acheter deux billets si vous mettez un bon mot en mon nom et demandez à une amie, disons quelqu'un travaillant dans un bureau de détective privé, de m'accompagner à un tel concert, hypothétiquement parlant, bien sûr.

— Je suis sûr que nous pouvons travailler là-dessus, Monsieur Warner, sourit Mary.

— Oui, nous pouvons travailler là-dessus, a fait écho Élizabeth alors qu'il se dirigeait vers le comptoir pour récupérer sa commande.

Les deux amies sortirent, l'une se rendant à une réunion, l'autre retournant à son bureau. Élizabeth devait envisager des options pour obtenir une aide supplémentaire. Finalement, elle devra remplacer Peter s'il obtient un poste en comptabilité. Elle contempla son bureau et la pile de dossiers qu'elle devait remplir, les appels à traiter et les nouveaux cas à gérer. Puis, enfin, la vie reprenait son cours normal.

Un coup à la porte la ramena à la réalité, et un homme entra et enleva son chapeau. Il était à la fin de la trentaine, dans un costume bien taillé. Il sourit comme s'il savait quelque chose d'amusant et dit :

— Bonjour Mme Grant. Je suis Frank Lefebvre, détective privé.

Élizabeth faillit s'étouffer avec la gorgée d'eau qu'elle venait de prendre.

— Je suis détective privé à Montréal, et j'ai été récemment mis au courant de votre rôle dans certains cas et de vos excellentes capacités, a-t-il poursuivi.

— Je songe à agrandir et j'ai pensé que nous pourrions discuter, disons, d'une fusion, Lefebvre & Grant, détectives privés ? On dirait que l'écriture est sur le mur.

Élizabeth a ri et a dit :

— Je pense peut-être davantage à Grant & Lefebvre, mais s'il vous plaît, asseyez-vous et laissez-nous voir où cela ira.

OceanofPDF.com

About The Author

Ginette Guy Mayer



Je suis né dans les Laurentides du Québec, l'année où "Perry Mason" a fait ses débuts à la télévision et où Slinky et Hula Hoops étaient des jouets populaires ! Et oui, le plateau télé était en noir & blanc !

Mon intérêt en tant qu'écrivain tourne autour de l'histoire, de la généalogie et des histoires de femmes dans ces contextes. Je trouve que les femmes ont été sous-estimées dans notre récit historique, et j'essaie de corriger cette

histoire une à la fois.

J'ai écrit plus de trois cents articles pour The Cornwall Local, un site Web Torstar maintenant fermé. Unforgotten Mary Mack a été mon premier livre, la biographie d'une femme unique, la première femme conseillère municipale à Cornwall, en Ontario. De plus, plusieurs nouvelles ont été publiées dans des collections, des magazines et des bulletins. J'écris en français et en anglais.

OceanofPDF.com

Books By This Author

Unforgotten Mary Mack

Mary Mack is a well-known artist, politician, social activist and history promoter on the Cornwall scene. She was born in 1899 and passed away in 1978. A world traveller, artist and the first female to be elected to Cornwall City Council, she made an indelible mark on the city that is felt even to this day.

Her life spans two World Wars, the Great Depression and the building of the Seaway and Hydroelectric Projects. She provided leadership both as an alderman and as a volunteer in no less than 20 organizations within the City during those challenging times.

Inoubliable Mary Mack

Mary Mack est une artiste, politicienne, militante sociale et promotrice de l'histoire bien connue sur la scène de Cornwall. Elle est née en 1899 et décédée en 1978. Voyageuse du monde, artiste et première femme à être élue au conseil municipal de Cornwall, elle a laissé une marque indélébile sur la ville qui se fait encore sentir à ce jour.

OceanofPDF.com